

REVUE DE PRESSE



la Scala
P A R I S

THÉÂTRE

**DU 18 FÉVRIER
AU 27 AVRIL 2025**
17H15 OU 19H15

**TOUCHÉE PAR LES FÉES
ULTIMA VERBA**

CARTE BLANCHE À ARIANE ASCARIDE

TEXTE **MARIE DESPLECHIN** – AVEC **ARIANE ASCARIDE**
MISE EN SCÈNE ET CHORÉGRAPHIE **THIERRY THIEÛ NIANG** – CRÉATION LUMIÈRE **ALEXIS BEYER**

téva

LE FIGARO

www.lascala-paris.fr
13, boulevard de Strasbourg - Paris 10^e - 01 40 03 44 30

arte

inter

CONTACT PRESSE : DOMINIQUE RACLE

d.racle@lascala-paris.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

PRESSE ÉCRITE

Nathalie JACQUET, TÉLÉCABLE SAT HEBDO / MAXI

Candice NEDELEC, GALA

Killian ORAIN, TÉLÉRAMA

Anthony PALOU, LE FIGARO

Mathieu PEREZ, LE CANARD ENCHAINÉ

Manuel PIOLAT SOLEYMAT, LA TERRASSE

Gérald ROSSI, L'HUMANITÉ

Judith SIBONY, THÉÂTRE(S)

PRESSE WEB

Anaïs CHAUVENET, STROPHE.FR

Djamila DEBACHE, MAGAZINE SOUFFLE INÉDIT

Sarah FRANCK, ARCHIPELS

Michele LEVY, ACTU J

Yonnel LIÉGEOIS, CHANTIERS DE CULTURE

Micheline ROUSSELET, SNES

Joschka SCHILDOW, PIANO PANIER

Monique SUEUR, SYNDICAT CRITIQUE

Pascal VERDEAU, CULTURE-TOPS

PRESSE AUDIOVISUELLE

Laure ADLER, FRANCE 5

Eponine BEGEJA, FRANCE 3

Mohamed BERKANI, FRANCE INFO

Thierry DAGUE, OLYMPIA TV

Isabelle LAYER, FRANCETV

GRANDS ENTRETIENS

PRESSE ÉCRITE

LE PARISIEN, 25 SEPTEMBRE

THÉÂTRE(S) MAGAZINE, DÉCEMBRE

GALA, 13 FÉVRIER

L'HUMANITÉ, 20 FÉVRIER

ANNONCES ET CRITIQUES

PRESSE ÉCRITE

L'HUMANITÉ, 20 JANVIER

TÉLÉRAMA, 30 JANVIER

TÉLÉRAMA, 5 FÉVRIER

TÉLÉRAMA, 12 FÉVRIER

MAXI, 10 MARS

TÉLÉRAMA, 12 MARS

TÉLÉRAMA, 26 MARS

ACTUALITÉS JUIVES, 27 MARS

PRESSE AUDIOVISUELLE

FRANCE INFO TV « LE JOURNAL DE 23H »,
16 JANVIER

ICI PARIS, 20 JANVIER

FRANCE 5 « C À VOUS », 29 JANVIER

OLYMPIA TV, 5 FÉVRIER

CULTUREBOX, 10 FÉVRIER

FRANCE 3 « CUISINE OUVERTE », 29 MARS

FRANCE 2 « JT DE 13H », 29 MARS

PRESSE WEB

ARTISTIK REZO 9 JANVIER

CHANTIERS DE CULTURE, 16 JANVIER

ART CHIPEL, 24 JANVIER

L'ŒIL D'OLIVIER, 30 JANVIER

CULTURETOPS, 13 FÉVRIER

SNES, 22 FÉVRIER

SOUFFLE INÉDIT, 11 MARS

GRANDS ENTRETIENS



Crédit : Louie Salto

toute la saison à la Scala

La Scala, à Paris, lui déroule à partir du 25 septembre le tapis rouge en lui offrant une carte blanche. Ariane Ascaride présentera entre septembre et mai quatre spectacles, de Gisèle Halimi aux poèmes de Bertolt Brecht, en passant par des textes célébrant Paris et le troisième volet de « Touchée par les fées », un récit dansé de sa vie.

Par Valentine Rousseau

Le 25 septembre 2024 à 09h30



Ariane Ascaride dans sa maison rose de Montreuil (Seine-Saint-Denis).
LP/Olivier Lejeune

À partir de ce mercredi, elle interprète « [Gisèle Halimi](#), une farouche liberté », à la Scala (Paris Xe). Sa vie épouse celle de la célèbre avocate, tant la liberté s'inscrit dans son ADN. [Ariane Ascaride](#) présentera tout au long de la saison, dans ce théâtre, quatre spectacles, dont deux resteront à l'affiche jusqu'en mai. Sa première carte blanche. Nous la rencontrons dans sa maison rose de Montreuil (Seine-Saint-Denis), où elle habite depuis 35 ans.

Ce lundi-là, la comédienne répète dans son salon « Du bonheur de donner », avec l'accordéoniste David Venitucci. Un filage complet, pour une seule spectatrice. Un honneur pour nous. Là encore, le titre du spectacle lui sied à ravir. Le bonheur de donner. Assise à la table de sa cuisine ouverte, les textes posés sur la nappe cirée à fleurs, Ariane Ascaride se lance pendant une heure dans la lecture, parfois chantée, de poèmes de Bertolt Brecht.

L'émotion pique les yeux

Son carré frisé légendaire a laissé place aux cheveux courts. Maquillage discret, sourire mutin, elle habite très vite les poèmes. Nos yeux sautent de ses mains agitées aux mains agiles de l'accordéoniste. Le texte est léger quand il parle d'une stripteaseuse, grave quand il évoque la chaloupe de migrants.

Le poème sur l'infanticide donne la chair de poule. « Avec ses deux poings, elle l'aurait frappé jusqu'à ce qu'il se taise ! », crie-t-elle en mimant les coups. Le ton se calme, sarcastique. « Vous qui accouchez dans des lits propres, grand fut son pêcher mais forte sa souffrance. »



Ariane Ascaride avec son complice l'accordéoniste David Venitucci. LP/Olivier Lejeune

L'émotion pique les yeux. Le regard ému se baisse sur un dessous-de-plat. C'est le palmier d'honneur remis à son compagnon, le réalisateur Robert Guédiguian, à la Mostra de Valence, en 2022. Ici, les trophées ne prennent ni la cachette d'un carton, ni la fierté d'une vitrine. Ils font partie du quotidien, près d'une corbeille à fruit, d'un livre sur Barbara, d'une encyclopédie sur l'art.

« Tout art contribue à l'art de vivre ! », martèle Bertolt Brecht à travers notre conteuse merveilleuse. L'auteur parle aussi du viol, en allégorie de cette jeune femme naïve, Evelynne, partie en bateau rejoindre la terre de Jésus, dont le corps livide finira par se désintégrer en mer après tant de maltraitances.

« J'entends dire que les pauvres n'ont pas de sens moral. Il existe un pouvoir d'achat moral, relevez-le. » Ses mains se tordent, en supplice. Se lèvent, pleines de joie. L'accordéon joue le second personnage. Il souffle le vent de la mer dans l'exil, les accélérations du suspense, de la perte de soi. Retentit très fort sur des vérités. « Qui renonce à son droit le laisse pourrir. Qui ne remet pas la brute à sa place encourage la grossièreté. »

« J'ai un rapport très fort à l'enfance et j'aimerais voler »

La comédienne a lu les treize volumes de poèmes du dramaturge allemand pendant le confinement. Elle en livre 32, dans une parfaite fluidité, sans donner les titres. Tel un puzzle d'espoir et de tragédie entremêlés. Pendant que la terre était sur pause [en période de Covid](#), cette figure du « cinéma marseillais » a créé « Paris retrouvée », avec le même accordéoniste, et cinq amies comédiennes.

Ariane Ascaride travaille dans la confiance de l'amitié. « À l'automne 2020, les commerces fermaient à 18 heures. J'étais en colère de voir Paris si éteinte. J'ai appelé mes copines, et on a cherché des textes sur Paris. » [Victor Hugo](#), Léo Ferré, Joe Dassin, Charles Trenet, Nelly Kaplan, Elsa Triolet...



Ariane Ascaride aime se balader des heures dans Paris. LP/Olivier Lejeune

La petite bande se met au récital dans des kiosques de squares, puis quelques bibliothèques. Avant de s'installer à la Scala en janvier prochain. Ariane chérit Paris. Elle s'y balade des heures, affectionne le XXe, Ménilmontant, les quais de Seine, les ponts. « Je suis la fille de Peter Pan. J'ai un rapport très fort à l'enfance et j'aimerais voler. Mon père rêvait qu'il volait, pas moi », grimace-t-elle dans un regret.

« Jouer, c'est aussi s'amuser, prendre du plaisir »

C'est ce papa, comédien amateur dans une troupe d'anciens résistants, à Marseille, qui emmenait ses trois enfants aux spectacles, tous les dimanches. « On n'avait pas le choix, on devait aller le voir. À 8 ans, il me faisait jouer avec lui. J'avais l'insouciance de l'enfance, je la recherche toujours quand je suis sur scène. Jouer, c'est aussi s'amuser, prendre du plaisir. »

Ariane se souvient que, gamine, elle portait le café au lit à ses deux frères aînés. « Le pire c'est que j'en étais fière ! Vous vous rendez compte ? Il faut que les mères changent l'éducation des fils. Quand je joue Gisèle Halimi, c'est le silence absolu au moment du procès du viol. Je sais que tout le monde pense à [Gisèle Pélicot](#) (dont le mari est actuellement jugé pour viols aggravés en l'ayant droguée et laisser se faire abuser par une cinquantaine d'hommes). Cette femme, quel courage. Ce procès montre le pouvoir de domination inconscient des hommes, leur

sentiment d'impunité. Il faut les secouer encore plus. » Elle admire celles qui mettent leur vie en jeu pour une noble cause. [Gisèle Halimi](#) autant que la résistante Lucie Aubrac.

Le César de la meilleure actrice décroché en 1998 pour « Marius et Jeannette » n'a pas changé son caractère, ni ses convictions de gauche. Elle se met toujours en colère, contre Emmanuel Macron qui n'a pas écouté la voix du peuple et « aurait dû essayer [Lucie Castets](#) comme Premier ministre », contre toutes les injustices, les pollutions, l'irrespect de la nature. Fidèle à l'Ariane de ses 18 ans.

Stable aussi dans sa vie, partagée depuis 1975 avec le réalisateur Robert Guédiguian. « C'est mon meilleur ami. On se respecte, on est attentif à l'autre. On a la même manière de voir le monde. Je crois aussi que je le fais rire... » Ses projets, à bientôt 70 ans ? Elle ne sait pas, n'a « jamais eu de plan de carrière », écoute son instinct. En digne héritière de Peter Pan, elle se voit bien travailler avec de jeunes enfants.

Carte blanche à Ariane Ascaride, à la Scala (Xe), « Du bonheur de donner », poèmes de Bertolt Brecht, du 25 septembre au 31 octobre ; « Gisèle Halimi, une farouche liberté », du 26 septembre au 31 mai ; « Paris retrouvée » du 16 janvier au 14 février ; « Touchée par les fées », du 9 janvier au 9 mai. lascalea-paris.fr

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

ENQUÊTES

- CENSURE: PEUT-ON ENCORE TOUT DIRE?
- LA GROSSOPHOBIE AU THÉÂTRE
- LES ŒUVRES AU BAC

GRAND PORTRAIT

*Ariane
Ascaride*

DU BONHEUR
DE JOUER

DOSSIER

À LA REDÉCOUVERTE DES MARIONNETTES

- Le jeu des 7 familles à connaître
- Du corps à l'objet, quel prolongement?
- Jeune public: je t'aime, moi non plus



LE GRAND
PORTRAIT

Ariane
Ascaride

DU BONHEUR
DE JOUER

Ariane Ascaride n'a pas peur de vieillir, sans doute parce qu'elle sait que ça lui va bien. Retour sur un parcours à la fois tout simple, et glorieux.

PAR JUDITH SIBONY

PHOTOGRAPHIE JULIEN PEBREL



À Marseille, avec sa mère à l'âge de 6 ans.

LE RÉEL ET L'IMAGINAIRE

Cet automne, Ariane Ascaride jouait à La Scala Paris dans deux spectacles d'affilée : *Gisèle Halimi, une farouche liberté*, avec Philippine Pierre-Brossolette, et *Du Bonheur de donner*, avec le compositeur et accordéoniste David Venitucci. Deux performances faites de monologues, qui demandent une présence et une concentration totales. Mais il n'empêche, en milieu de matinée, le lendemain d'un de ces soirs, l'actrice était plutôt en avance et pimpante, dans un bistrot tranquille de Montreuil où elle donne volontiers rendez-vous, en bas de chez elle. Jouer ne semble pas la fatiguer, au contraire : pour elle, le théâtre est une sorte de refuge protecteur où il fait bon se retrouver, le plus souvent possible.

Tel est en effet le paradoxe de cette femme à la fois engagée dans la société et profondément investie dans l'imaginaire : le réel n'est pas quelque chose qui lui plaît, dit-elle sans ambages, et sans militantisme (voir entretien). Comme une petite fille qui préfère les histoires qu'on raconte à celles qui compliquent la vraie vie.

Cette vision un peu désabusée du monde lui vient certainement de loin.



À l'âge de 10 ans avec son père, dans *L'Ange et la souris* (elle joue le rôle d'Isaac et son père joue Abraham).



Son père, fils d'immigrés napolitains, ex-coiffeur devenu représentant pour L'Oréal, était lui-même un grand acteur amateur, et de toute évidence, son goût du jeu n'était pas sans rapport avec la tristesse que lui inspirait la réalité du monde. «*Son père était très taciturne, il dégageait quelque chose d'un peu dépressif*», se souvient Jean-Pierre Darroussin, qui a connu de près toute la famille installée à Marseille.

Au début des
années 1960,
à Marseille,
avec sa
cousine.



Dès son plus jeune âge, la petite Ariane participe à des spectacles dans la troupe de son père. De leur côté, ses frères aussi ont investi le champ de la fiction et du spectacle, chacun à sa manière. Gilles, l'aîné, en étant écrivain – après une première carrière de sociologue – et Pierre en devenant auteur et metteur en scène, directeur mythique du Théâtre 71, à Malakoff, de 1984 à 2010. Non sans humour, ce dernier confirme l'importance de l'héritage paternel dans une pièce autobiographique intitulée *Inutile de tuer son père, le monde s'en charge*.

« Ma sœur, mon frère et moi essayons depuis cinquante ans, parfois avec une certaine réussite, de faire tout ce qu'il a loupé, écrit-il. Ma sœur en faisant la star, mon frère en faisant l'auteur, et moi en faisant ce que je peux. »

Le spectre du père veille ainsi sur ses enfants, comme en témoigne ce touchant monologue créé à Malakoff en 2004 dans une mise en scène d'Ariane elle-même. Et comme en témoigne aussi un livre écrit par la comédienne pendant le confinement : *Bonjour Pa', Lettres au fantôme de mon père*, publié en 2020 aux éditions du Seuil.

Dans ces deux textes, on retrouve la même expérience fondatrice : la difficulté à assumer ses origines, et la peur de ne pas être tout à fait intégré. Les fils Ascaride, par exemple, n'ont pas eu le droit d'apprendre l'italien, qui était pourtant la langue maternelle de leur père. « Je l'ai



PHOTOS : D.R.

À l'âge de 8 ans, premier spectacle dans la troupe amateur dont son père faisait partie (*Les 4 vents*).

appris quand même, et j'ai monté tous les auteurs italiens que j'ai pu, Calvino, de Filippo, Primo Levi. Je t'ai eu !», réplique Pierre Ascaride dans un dialogue imaginaire placé au cœur de sa pièce.

Quant à Ariane, elle avait le droit de faire de l'italien parce qu'elle était une fille, et qui plus est la petite dernière, mais elle évoque non sans émotion, dans son livre, l'étonnement de son père lorsqu'il apprend que la chanson *'O sole mio* sera présente dans le film de Robert Guédiguian *Marius et Jeannette*. Alors même que le père et la fille adorent chanter cet air ensemble, l'homme ne comprend pas qu'il puisse avoir une place dans un film. « Encore une fois, écrit l'actrice, faire disparaître toute italianité... cette incroyable douleur d'avoir été regardé comme un moins que rien, de ne pas être un "vrai" Français. »

Nul hasard si ce livre d'Ariane Ascaride est dédié à un couple de psychanalystes : « À D. et P. Guyomard, qui m'ont aidée à trouver ma parole. » Inutile d'expliquer que lorsqu'une actrice dit avoir « trouvé sa parole » grâce à la psychanalyse, ce n'est pas rien. Ça permet par exemple de poser un regard singulièrement lucide sur soi-même. Et la lucidité sur soi, c'est précieux lorsque l'on fait

Avec son frère
Pierre Ascaride,
en route pour une
soirée de théâtre
en appartement
(début des
années 1980).



D.R.

profession d'incarner des personnages. « *Je suis la fille d'un homme qui n'a jamais voulu voir le monde tel qu'il est, et d'une femme silencieuse, secrète et avare des émois de son âme* », écrit-elle encore dans le même ouvrage. Tout en prenant soin de rendre à sa mère un hommage qui en dit long sur son modèle de féminité : « *Tu m'as appris l'énergie permanente, le silence et le contrôle des émotions profondes.* »

ÊTRE UNE FEMME

Énergie et contrôle. Voilà qui pourrait assez bien résumer la personnalité d'Ariane Ascaride. À la fois expressive et réservée, chaleureuse et discrète. Ex-enfant sage aux nattes bien tressées, la petite sœur de deux grands frères déjà presque adolescents à sa naissance s'est construite avec la conviction qu'il faudrait s'imposer pour exister. À titre d'exemple, elle raconte volontiers cette anecdote : le jour où sa mère lui a coupé les cheveux, des gens dans la rue l'ont prise pour un garçon, et elle a compris que l'émancipation pouvait enfin commencer.

Après le lycée, tout en suivant des cours de théâtre au conservatoire de Marseille, la jeune femme choisit d'étudier la sociologie, et rejoint l'Union nationale des étudiants de France (UNEF). Dans ce cadre à la fois



D.R.

En répétition pour *Le Silence de Molière*,
mise en scène de Marc Paquien, 2016.

L'INVENTION DU THÉÂTRE À DOMICILE

C'était en 1978. Ariane Ascaride était encore élève au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, et voilà que son grand frère Pierre lui propose de se joindre à lui pour mener, en duo, une expérience absolument novatrice : le théâtre à domicile. Le point de départ du projet est un recueil de nouvelles d'Italo Calvino intitulé *Aventures*, que Pierre a voulu adapter, et qui raconte, en substance, le quotidien tantôt banal, tantôt terrible des vraies gens. En cherchant un lieu pour monter ce spectacle, une idée s'impose tout naturellement : aller jouer, justement, chez les vraies gens. *« C'était l'endroit idéal pour avoir le bon décor : faire du théâtre dans le salon, juste à côté de la cuisine »*, raconte le metteur en scène. Sa sœur garde un grand souvenir de cette expérience presque inaugurale dans sa carrière. *« Mon frère m'a parlé de ce projet en disant que ça permettrait de voir comment le théâtre résiste hors du théâtre. Résultat : ce spectacle, on aurait pu le poursuivre pendant dix ans sans s'arrêter. Ça a eu un succès démoniaque »*, dit la

DR

comédienne qui aime les formules expressives. Cette aventure bien nommée *Aventures* a d'abord lieu à Bobigny, avec l'aide de la MC93 et de quelques centres et associations de quartier. D'emblée, elle suscite un enthousiasme unanime. Le duo joue aussi bien devant dix personnes que devant soixante spectateurs entassés dans une salle de séjour. *« En général, on pouvait compter sur un espace de deux mètres par deux mètres cinquante, et la plupart du temps, on jouait devant la télévision qui trônait dans le salon »*, raconte Ariane Ascaride. *« On arrivait costumés, maquillés, avec tous les décors nécessaires dans des valises, et le spectacle commençait à partir du moment où on nous ouvrait la porte »*, précise son frère. Quelqu'un de l'équipe du théâtre vérifiait que tout le monde était en place, et s'il ne revenait pas au bout de cinq minutes, c'était bon : le duo de troubadours savait qu'il pouvait sonner et démarrer le show.



Dans l'assemblée, on rencontrait parfois le critique d'un quotidien national prestigieux qui se faisait sauter dessus par des enfants de la maison, *« et comme il n'était pas chez lui, il n'avait rien à dire »*, adore raconter Ariane. Ce spectacle, ils l'auront joué aussi bien chez des professeurs que chez un commissaire de police, chez des ouvriers, des représentants de commerce... et chez Italo Calvino en personne ! *« Je jouais à moins d'un mètre des gens et cela m'a beaucoup appris : dans ces conditions, on ne peut à aucun moment retomber dans la réalité »*, dit-elle encore. Quand le duo avait fini de jouer, il n'était pas question de s'en aller. Les gens invitaient toujours les artistes à boire un verre pour discuter. *« Pendant cette période, j'ai mangé je ne sais combien de tartes*

aux pommes, plaisante l'actrice. Nos hôtes nous disaient : "Demain, quand on va retourner dans notre salle à manger, ça va nous faire bizarre. Leur lieu était devenu un peu magique." »

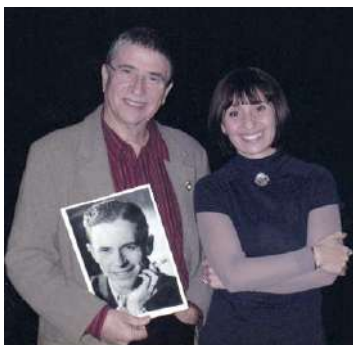
Expérience intense d'art populaire, mais aussi de

convivialité, qui semble avoir marqué son style d'actrice : aujourd'hui encore, quand elle joue certains spectacles intimistes, comme *Le Bonheur de donner* (son montage de textes de Brecht) dans la petite salle de La Scala, on a l'impression qu'elle nous reçoit chez elle, comme si nous étions ses invités, pour partager un bon moment.

Quelques années après l'épisode de Bobigny, quand Pierre Ascaride prend les rênes du Théâtre 71 à Malakoff, le duo continue naturellement l'expérience.

Parmi les grands moments qui l'ont le plus marquée, l'actrice raconte ce souvenir : un soir, à l'heure où les artistes s'apprentent à repartir avec leurs valises remplies de décors, un enfant s'avance vers Pierre Ascaride et le touche en disant : *« Je voulais savoir si tu étais vrai. »* Réponse idéale au défi que le grand frère avait lancé à sa sœur : *« On va voir comment le théâtre résiste. »*

En 2004 avec Pierre Ascaride (et la photo du père) pour *Inutile de tuer le père, le monde s'en charge*, de Pierre Ascaride, mise en scène d'Ariane Ascaride.



D.R.

universitaire et militant, elle fait la rencontre la plus décisive de sa vie. « Une rencontre comme dans les livres ou dans les films », confie aujourd'hui le principal intéressé.

La scène se passe en 1974. Ariane Ascaride, 20 ans à peine, pénètre dans un amphithéâtre pour animer un meeting. Il s'agit de dénoncer la réforme Fontanet, soupçonnée d'engendrer une mise en concurrence des universités. Dans les gradins, un étudiant à peu près du même âge l'observe, captivé. Il s'appelle Robert Guédiguian et, à l'époque, il n'a pas la moindre intention de faire du cinéma. Sa seule ambition, dit-il aujourd'hui, c'était de « *devenir un intellectuel engagé* ». En attendant, la militante qu'il a devant lui l'impressionne beaucoup. « *Je me sentais comme au théâtre. Je trouvais qu'elle était très, très bonne oratrice, et je le lui ai dit.* » D'abord exaspérée – pour elle, le compliment d'un homme ne pouvait être



D.R.

Avec Gérard Meylan et Jean-Pierre Darroussin sur le tournage de *Marie-Jo et ses deux amours* (2002).

qu'une manigance macho –, Ariane finit par sympathiser avec lui. « *Elle a dû me trouver trop flatteur, mais aujourd'hui, cinquante ans après, je peux vous le dire : j'étais réellement impressionné* », dit encore Guédiguian. Par la suite, le jeune étudiant en économie découvre que cette passionaria joue depuis son plus jeune âge dans des spectacles amateurs, et qu'elle est élève au conservatoire de Marseille. Alors il s'empresse d'aller la voir. Elle joue dans une pièce de Tennessee Williams : *Propriété condamnée*. Il s'en souvient encore.

Un demi-siècle plus tard, Ariane Ascaride s'amuse à appeler « Dieu » celui qui est devenu son mari et le réalisateur d'une vingtaine de films dont elle est, la plupart du temps, l'héroïne. Mais de son côté, Robert Guédiguian dit haut et fort que c'est à elle qu'il doit sa vocation. « *Quand elle a réussi le concours du Conservatoire national supérieur d'art dramatique (CNSAD), j'ai décidé de la suivre à Paris, et la vérité, c'est que je n'avais pas d'autre raison d'y aller que mon envie d'être avec elle* », confie



D.R.

Avec Pierre Arditi dans *Mathilde*, de Véronique Olmi, en 2003, mise en scène de Didier Long.



le cinéaste qui décide alors de s'inscrire en thèse à l'École des hautes études en sciences sociales pour travailler sur le mouvement ouvrier. C'est ainsi qu'il rentre un peu par hasard dans le milieu, grâce à l'apprentie comédienne. En 1976, en effet, Ariane Ascaride tourne dans *La Communion solennelle* avec le cinéaste René Féret, qu'elle présente à son amoureux. Rencontre tout à fait féconde, puisque le cinéaste propose au thésard d'écrire un scénario avec lui. Dès lors, Robert Guédiguian entre en cinéma comme on entre en religion pour ne plus jamais en sortir. « Je me suis jeté dans l'aventure, dit-il, et ensuite m'est venue l'idée de faire un film moi-même. Ariane ne m'a jamais poussé, mais il est certain qu'il y avait quelque chose de déterminant dans cette rencontre avec une jeune fille qui voulait devenir actrice. »



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Proposition d'un jour d'été, écrit par Marie Desplechin (à gauche d'Ariane Ascaride), créé par Ariane Ascaride avec le regard du chorégraphe Thierry Thieû Niang (à sa droite), en 2010 dans le cadre des Sujets à vif du Festival d'Avignon.

Sa femme (puisque le couple est marié depuis 1975) ne l'a pas poussé, certes, mais d'autres anecdotes suggèrent qu'elle l'a soutenu comme savent si bien le faire les femmes : l'air de rien. Ainsi, Jean-Pierre Darroussin, qui était au Conservatoire avec elle, se souvient que lorsqu'ils avaient monté *Homme pour homme*, de Brecht, avec leur camarade de promotion Christian Peythieu, elle avait fait intervenir Robert en garantissant qu'il était expert en études brechtiennes. « C'était parfaitement faux, sourit Darroussin. Mais comme il était universitaire et qu'il savait rassembler quelques idées, c'était très bien passé – en plus, je crois qu'il est un peu germaniste. » Ainsi se construit un couple comme on en voit peu, où l'entraide fait grandir chacun, à parts égales. L'une donne de l'inspiration, l'un donne de la confiance... Pour la comédienne, devenir d'emblée une héroïne de cinéma et pouvoir le rester ad vitam aeternam, ça n'est pas rien.

ÉLOGE DE L'ENGAGEMENT

Quiconque a travaillé ou travaille avec elle le dit sans hésiter : Ariane Ascaride est une actrice qui s'engage totalement dans ses rôles.

« C'était même un défaut au début, se souvient son camarade de Conservatoire Jean-Pierre Darroussin. Elle n'arrivait pas à trouver la détente ; longtemps elle a joué comme ça, un peu en force, comme font souvent les jeunes acteurs pour montrer qu'ils sont vraiment dedans. Mais chez elle, ça va plus loin : ça témoigne d'une volonté de mettre toute son âme dans le travail. Pour elle, jouer la comédie a toujours été quelque chose de sérieux. »

Elle-même concède que quand elle a commencé à faire du cinéma, elle a dû réaliser tout un effort intérieur pour s'adapter à la caméra et apprendre à en faire moins (voir entretien). Pourtant, quand il fait l'éloge de cette artiste qui est à la fois sa femme et sans doute aussi sa muse, Robert Guédiguian n'hésite pas à dire que c'est cela qu'il admire chez elle. « Son engagement est total, et c'est un engagement au sens le plus fort, analyse-t-il, bien au-delà de l'engagement politique. »

Que ce soit sur scène ou au cinéma, elle se jette à corps perdu dans son interprétation.

C'est très agréable pour un metteur en scène, parce que c'est beaucoup plus facile de freiner quelqu'un que de le pousser à aller plus loin. »

La comparant à la grande actrice italienne Anna Magnani, il considère que cette façon d'« y aller vraiment » rejoint la définition même de l'art populaire. « Je n'aime que les acteurs comme ça, et je les aime pour ça. Et au fond, il y a là quelque chose de politique. Le théâtre bourgeois aime les mélanges équilibrés : un peu d'ennui, un peu de réflexion, pas de parti pris, pas d'opposition... Eh bien, ce théâtre-là ne me fait pas vibrer, je n'ai même pas envie d'y aller. Je considère que l'art suppose une sensualité, un engagement, du corps. »

Actrice populaire, Ariane Ascaride l'est incontestablement. « Parfois, ça la dépasse », observe Frédéric Biessy, qui était aux premières loges pour observer l'irrésistible ascension de la comédienne dans le rôle de Gisèle Halimi,



Avec Robert Guédiguian, en octobre 2023.

« d'abord dans une petite salle, à Avignon, puis à Paris, dans la grande salle, pendant des semaines, avec les gens qui l'acclament comme s'ils la prenaient pour Gisèle Halimi. C'est impressionnant, surtout dans le Sud ; là-bas, elle a l'aura d'une Madone ! », s'exclame-t-il.

Il y avait déjà eu une collusion entre son image d'actrice et l'un de ses personnages après le succès de *Marius et Jeannette*, le film de Guédiguian qui lui a valu le César de la meilleure actrice en 1998.

Or, ce genre de gloire ne lui fait pas grand-chose. Sans doute que ce n'est pas si rassurant, d'ailleurs, d'être prise pour les personnages que l'on joue.

Avec son instinct de grand frère, Darroussin se demande s'il n'est pas temps pour elle, justement, de choisir des rôles plus proches de son caractère, plus en fragilité, maintenant qu'elle n'a plus rien à prouver – ou plus rien à se prouver. « Comme c'est une angoissée, elle veut toujours jouer des personnages forts, et moi je pense qu'à présent, elle peut accepter d'aller vers des rôles plus vulnérables, pour exprimer tranquillement son humanité profonde. »



D.R.

CONFIANCE ET FIDÉLITÉ

La confiance, il fallait bien la «prendre», comme disent les ados aujourd'hui. Cela n'allait pas de soi, même si la petite Marseillaise débarquée à Paris pour faire le Conservatoire considère qu'elle a reçu les meilleurs enseignements possibles dans les classes d'Antoine Vitez et de Marcel Bluwal. Sur chacun d'entre eux, son diagnostic est net. «*Vitez n'était pas un grand acteur, mais*

Le Dernier Jour du jeûne, écrit et mis en scène par Simon Abkarian (2013).

il avait un sens incroyable du texte», tranche-t-elle en évoquant ses cours du mercredi consacrés au langage sous toutes ses formes : tirade de Shakespeare, article de journal sur la politique de Mao, extrait d'un roman d'Aragon, etc. La comédienne lui sait gré de l'avoir obligée à jouer du Claudel. «*Je n'aime pas spécialement cet auteur, mais le jouer, c'est vraiment bien, c'est terrien. Je m'en suis rendu compte parce que Vitez disait Claudel avec l'accent de l'auteur, qui était de Franche-Comté. Les auteurs ont tous une manière de parler singulière, et ils écrivent selon leur manière de parler. Parler en étant capable de les imiter, comme faisait Vitez, ça éclaire tout !*»

De son autre maître, Marcel Bluwal, elle parle avec autant d'admiration, et peut-être encore plus de tendresse. Dès le premier cours, Bluwal est arrivé devant sa classe en disant : «*Je vais vous apprendre à dire "merde" à un metteur en scène.*» «*Je m'étais dit, merde alors – c'est le cas de le dire*», plaisante celle qui se souvient de tout, cinquante ans plus tard.

À l'époque où elle étudie au Conservatoire, la jeune femme continue ses études afin de ne pas inquiéter ses parents qui se sont «saignés» pour que leurs enfants réussissent. Elle suit donc son cursus de sociologie jusqu'au DEA (diplôme d'études approfondies). Avant de réussir, du second coup, le concours du CNSAD, elle s'était arrangée pour y passer de longues journées à étudier



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Dans *Touchée par les fées*, de Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang (2016).



RICHARD DUMAS, AGENCE YU

Gisèle Halimi, une farouche liberté, d'Annick Cojean, mise en scène de Lina Paugam, avec Philippine Pierre-Brossolette et Ariane Ascaride (2022).

«le comportement idéologique des élèves», sujet d'une de ses recherches d'apprentie sociologue.

Le paradoxe est intéressant : alors même que son père rêvait d'être acteur et consacrait tout son temps libre à cette passion, la jeune femme a du mal à considérer que ses parents peuvent être fiers d'elle. «*Des années après mes études, j'ai passé un concours pour être professeure de théâtre dans les conservatoires régionaux, et là, j'ai senti que mon père était content, qu'il était rassuré, parce que professeure, c'était sérieux.*» Qu'elle ait passé cet examen indique sans doute un certain sentiment d'insécurité chez cette jeune artiste qui n'avait ni le profil d'une jeune première ni vraiment l'âge de jouer autre chose (voir entretien). Une insécurité dont ses proches témoignent avec tendresse : «*C'est quelqu'un chez qui l'inquiétude peut venir très vite*, raconte Jean-Pierre Darroussin, qui la considère comme une sœur. *Elle a mis beaucoup de temps à conquérir un peu de sérénité.*»

Lorsque l'on demande à ce partenaire de jeu privilégié (présent à ses côtés dans presque tous les films de Guédiguian) comment il interprète cette fragilité, il répond

sans hésiter : «*Elle a des droits à faire valoir : ceux d'une femme, mais aussi la hantise des injustices. Il y a en elle le souci permanent d'une forme de réparation.*»

En 1998, celle à qui Bluwal disait que les choses se passeraient bien pour elle vers la quarantaine reçoit le César de la meilleure actrice pour son rôle dans *Marius et Jeanette*, de Robert Guédiguian. Elle a 44 ans. La prophétie est accomplie. D'autant plus qu'au théâtre aussi, les collaborations se multiplient. Après avoir essentiellement joué dans des spectacles de son frère Pierre Ascaride (voir encadré sur le théâtre à domicile), l'actrice est embarquée dans plusieurs aventures nouvelles : notamment la mise en scène de *Mathilde*, de Véronique Olmi, au Théâtre du Rond-Point, où elle partage l'affiche avec Pierre Arditi en 2003, et *La Maman bohème*, de Dario Fo, mis en scène par Didier Bezace au Théâtre de la Commune en 2007. Parmi les autres rencontres artistiques qui ont marqué sa carrière, on peut également citer Simon Abkarian (voir entretien), avec qui elle a créé deux pièces à succès : *Le Dernier Jour du jeûne*, et *L'Envol des cigognes*.



D.R.

L'Envol des cigognes, mise en scène de Simon Abkarian (aussi interprète, ici sur la photo), en 2017.

Plus récemment (en 2022), son grand hit est un spectacle en duo autour de la figure de Gisèle Halimi, mis en scène par Léna Paugam, avec Philippine Pierre-Brossolette. Une performance où le public a parfois l'impression qu'Ariane Ascaride et Gisèle Halimi se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ce qui n'a pas manqué de faire grimper encore sa popularité. Les temps ont donc bien changé depuis l'époque où la jeune Marseillaise passait le concours du Conservatoire avec la conviction qu'on se moquait d'elle (voir entretien).

REPÈRES

1954 : Naissance à Marseille (Bouches-du-Rhône)

1979 : Intègre le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris dans les classes d'Antoine Vitez et de Marcel Bluwal

1998 : Reçoit le César de la meilleure actrice pour son rôle dans *Marius et Jeannette*, de Robert Guédiguian

2016 : Crée pendant le Festival d'Avignon, au Petit Louvre, le spectacle autobiographique *Touchée par les fées*, écrit par Marie Desplechin et mis en scène par Thierry Thieû Niang

2021 : Reçoit le prix d'interprétation féminine à la Mostra de Venise pour son rôle dans *Gloria Mundi*, de Robert Guédiguian

2022 : Dans *Gisèle Halimi, une farouche liberté*, mis en scène par Léna Paugam, elle partage le rôle-titre avec Philippine Pierre-Brossolette, ce qui lui vaudra d'être nommée pour les Molières 2024

2024 : À La Scala Paris, Frédéric et Mélanie Biessy lui offrent une carte blanche tout au long de la saison 2024-2025

ÊTRE REGARDÉE

En 2019, elle a même reçu l'une des récompenses les plus prestigieuses du cinéma international : le prix d'interprétation féminine à la Mostra de Venise pour son rôle de mère courage dans *Gloria Mundi*, de Robert Guédiguian. Mais ses proches n'ont pas l'impression que le succès ait changé quoi que ce soit à sa simplicité tumultueuse.

« Elle n'a pas bougé d'un iota, dit Frédéric Biessy, son grand ami, directeur et cofondateur de La Scala. La reconnaissance ne lui est pas montée à la tête une seconde. Elle dit simplement : "Ça me donne un peu plus d'écoute." » Également très proche d'elle depuis leur collaboration pour *Le Silence de Molière*, en 2015, le metteur en scène Marc Paquien salue avec ardeur sa sincérité toujours intacte. Le spectacle qu'ils ont monté ensemble il y a dix ans parle d'une relation très complexe entre un père (Molière) et sa fille (la petite Madeleine qui joue Louison dans *Le Malade imaginaire*). Et à en croire le metteur en scène devenu un ami intime, leur rencontre a été d'une intensité très particulière. « C'est comme si nos deux blessures, nos deux interrogations sur la vie s'étaient reconnues. On s'est vraiment regardés l'un l'autre, peut-être justement parce que c'est de cela qu'on manque : être réellement regardés. »

En janvier, à La Scala, Ariane Ascaride offrira au public le dernier volet de *Touchée par les fées*, une création autobiographique amorcée en 2015 au Festival d'Avignon, écrite par Marie Desplechin et mise en scène par Thierry Thieû Niang. Gageons qu'on en saura encore plus, alors, sur les secrets qu'elle est désormais prête à laisser voir. ♦

« POUR SUPPORTER LE RÉEL, JE PASSE PAR LA MAGIE »

Théâtre(s) : Avez-vous des souvenirs d'enfance liés au théâtre ?

Ariane Ascaride : À vrai dire, ma première émotion théâtrale n'est pas un spectacle, mais un objet : c'est la boîte à maquillage de mon père, qui faisait beaucoup de théâtre en amateur. Je me souviens encore de l'odeur qu'elle dégageait et de tout ce qu'elle représentait pour moi quand j'étais petite fille.

Théâtre(s) : Et si on cherche du côté des premiers spectacles ?

Ariane Ascaride : Je me rappelle avoir vu une pièce quand j'étais vraiment gamine, un dimanche d'automne, dans un petit théâtre de quartier qui existe encore à Marseille : le Massalia. Je ne me souviens pas de ce que j'ai vu, je crois bien que je me suis ennuyée, mais j'ai un souvenir très précis de cette sortie. C'était l'automne, j'avais ramassé des feuilles mortes au pied des platanes et j'en avais fait un bouquet en sortant. C'est aussi cela, le rituel théâtral : tout ce qui se passe autour, avant ou après une pièce. Mais vous savez, quand j'étais petite, je n'envisageais pas du tout de devenir actrice.

Théâtre(s) : Alors, comment expliquez-vous votre vocation ?

Ariane Ascaride : Disons-le comme ça : la réalité n'est pas quelque chose que j'aime profondément. Mon père faisait beaucoup de théâtre en amateur et je crois que c'est parce que, lui aussi, il était un peu déprimé par le monde réel. Quand j'ai eu le droit de monter sur un plateau après l'une des représentations dans lesquelles il jouait, j'ai senti d'emblée que cet endroit me convenait parfaitement. À l'époque, en plus, c'étaient des théâtres à l'ancienne, avec rideaux rouges et pendrillons : la scène m'apparaissait comme tout à fait coupée du monde. Ça m'allait très bien.

PROPOS RECUEILLIS PAR JUDITH SIBONY

PHOTOS JULIEN PEBREL

Encore aujourd'hui, en ce moment même, c'est un bonheur pour moi de rentrer chaque soir dans ce lieu hors du temps qu'est le théâtre. Je me sens protégée. Un peu comme Arlequin dans la mise en scène de Giorgio Strehler, que j'ai découverte à l'Odéon quand j'avais 25 ans : on le voyait monter et descendre du tréteau sous les yeux des autres acteurs assis de part et d'autre de la scène. Il circulait entre les mondes. Cette image m'a beaucoup marquée.

Théâtre(s) : Est-ce que vos parents allaient vous voir jouer quand vous êtes devenue une actrice professionnelle ?

Ariane Ascaride : Ils n'allaient presque pas à Paris parce que c'était loin de Marseille, et compliqué. Ma mère est venue au Festival d'Avignon quand je venais de sortir du Conservatoire (en 1979, NDLR). On jouait dans le In un texte d'Alexandre Vampilof mis en scène par Gabriel Garran. Tout ce qu'elle m'a dit, à la fin du spectacle, c'est : « Là, tu étais bien habillée ! »

Quant à mon père, il n'était pas question qu'il vienne : il était communiste, stalinien même, et depuis la mort de Vilar, Avignon était devenu pour lui une manifestation bourgeoise.

J'ai tout de même un souvenir de lui me rendant visite quand j'étais en deuxième année au Conservatoire. Il était obligé de venir faire des examens médicaux à Paris, et il est venu nous voir jouer dans un spectacle d'élèves, peut-être que c'était dans le cadre des Journées de juin... Il est venu à la représentation et reparti sans rien dire, mais une semaine plus tard, en déplaçant une lampe dans le tout petit salon où il avait dormi chez moi, j'ai trouvé une lettre

merveilleuse, où il disait qu'il était fier de moi. C'était toujours un peu comme ça : je viens d'une famille où l'on n'a pas du tout l'habitude de dire je t'aime.

Théâtre(s) : Vous dites que vous n'aimez pas la réalité, et pourtant vous êtes une artiste plutôt engagée. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Ariane Ascaride : C'est vrai que je suis très attentive à ce qui se passe autour de moi et à ce qui se passe dans le monde, mais peut-être que je le suis d'autant plus que je peux me protéger grâce au théâtre et au cinéma. C'est un peu paradoxal, oui, pour supporter le réel, il faut que je passe par la magie. Parce que le réel, je trouve que c'est plutôt laid. Ou en tout cas : dans la réalité, on ne nous renvoie pratiquement que du laid et des choses angoissantes. L'art nous apporte une beauté salvatrice, et c'est pour ça qu'il faudrait que tout le monde pratique un art. Parce que ça aide à avoir notion de ce qui est beau. Pour moi, ce pouvoir de l'art est un phénomène presque sacré.



Théâtre(s) : Pour pouvoir qualifier le théâtre de sacré, il faut avoir vu de bien beaux spectacles...

Ariane Ascaride : Quand j'étais une jeune adulte, j'ai eu de véritables chocs en tant que spectatrice. Je me souviens par exemple de mon immense émotion devant *La Classe morte*, de Tadeusz Kantor (spectacle créé en 1975 à Cracovie, et recréé à Chaillot en 1989, NDLR). Cette façon d'incarner la vieillesse et la mort m'avait transpercée, presque anéantie. Comme un électrochoc. Je m'en souviens parfaitement : j'étais assise au milieu des travées, à Chaillot, et je n'arrêtais pas de pleurer. J'avais l'impression que ce spectacle avait été fait pour moi. Autre souvenir indélébile : *La Tempête*, de Shakespeare, mise en scène par Giorgio Strehler à l'Odéon, à Paris. Je n'ai jamais rien vu de plus magique. Prospero qui lève la main pour appeler Ariel, et Ariel qui descend des cintres comme par enchantement. Avec ses ballerines, il posait la pointe de son pied dans la main de Prospero... C'est une des plus belles images de ma vie. Plus beau que la 3D, bien évidemment.

Théâtre(s) : Vous parlez d'un véritable âge d'or du théâtre...

Ariane Ascaride : Tout à fait. De temps en temps, je trouve qu'on perd un peu ce précieux sens du spectacle. Au théâtre, on s'ennuie trop souvent... C'est comme si on se prenait trop au sérieux. Le spectacle perd sa dimension sacrée, qui repose aussi sur la légèreté. Être acteur, c'est un savant dosage. Il faut prendre au sérieux quelque chose qui n'est pas sérieux, et réciproquement. En tout cas, il faut tenir sur cette oscillation, c'est la grande difficulté. J'ai pour les acteurs et actrices un très grand respect, et je ne pense pas que tout le monde puisse faire du théâtre. Il me semble que quelque chose a bougé sur la manière dont on appréhende ce métier. Il y a toujours des jeunes gens qui se cassent la tête authentiquement. Mais j'observe aussi que le culte de la représentation prend le pas sur l'investissement que nécessite une représentation digne de ce nom.

Théâtre(s) : Vous iriez jusqu'à dire que l'art de l'acteur, tout comme le théâtre, est une chose sacrée ?

Ariane Ascaride : Oui ! Et pourtant, quand j'ai commencé à faire ce métier, on n'était pas toujours très bien regardé. Par exemple, lors d'une tournée

en province avec *Le Bourgeois gentilhomme* (mise en scène d'Arlette Téphany, 1993, NDLR), je me souviens d'un dîner chez les notables de la ville, où le type en était encore à s'étonner que je sois mariée. Il n'arrêtait pas de me poser des questions sur ma vie privée, mon mari, comment j'élevais mes enfants avec une vie aussi dissolue... J'avais l'impression de faire partie de la troupe du Capitaine Fracasse invitée à manger chez le notaire... Au bout d'un moment, j'ai dit à notre hôte: «*Vous voulez savoir si je suis une pute, eh bien non, je suis comédienne, mais je ne suis pas une pute.*»

Théâtre(s): Comment se sont passés vos débuts de comédienne ?

Ariane Ascaride: J'ai intégré le conservatoire de Marseille assez facilement, mais ça a été plus compliqué pour le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Quand j'ai passé le concours, la première année, c'était très violent: un des membres du jury, que je ne veux pas nommer, se foutait de ma gueule ouvertement. Il avait une grosse voix donc j'entendais tout, et c'était affreux. Il y a quarante ans, quand vous passiez ce concours, vous étiez soit une soubrette, soit une jeune première; il fallait obéir à des canons de beauté ou de style. Moi, je n'avais ni un physique ni un style à la mode. Et je me suis vraiment sentie insultée ce jour-là, même si cet homme ne se rendait pas compte que je l'entendais. Il m'est arrivé ensuite de participer moi-même à des jurys de concours d'entrée dans des écoles de théâtre. Je ne peux pas le faire souvent parce que j'ai aussi peur que les candidats. Je sais tellement ce qui se joue pour ces jeunes gens, ça me met dans tous mes états.

Théâtre(s): Est-ce que vous trouvez que les choses ont évolué dans le bon sens, en matière d'ouverture des profils d'acteurs et d'actrices ?

Ariane Ascaride: Au Conservatoire, je m'étais fait une amie méritée qui était très douée. Antoine Vitez, qu'on avait eu comme professeur, l'a fait jouer pendant quelques années après nos études, mais ensuite, eh bien, elle est devenue psychanalyste. De nos jours, les choses évoluent, oui. On fait un peu de discrimination positive, mais enfin, c'est pas encore complètement réglé cette histoire.

Théâtre(s): Pour votre carte blanche à La Scala, vous avez commencé par une reprise de votre spectacle sur Gisèle Halimi aux côtés de Philippine Pierre-Brossolette,



mais aussi par un spectacle musical autour de Brecht.

Un projet très personnel, que vous avez intitulé *Du bonheur de donner*. Comment ce spectacle est-il né ?

Ariane Ascaride: J'adore Brecht, même si je constate que rien que son nom fait fuir les gens. Autant on pourrait jouer *Gisèle Halimi, une farouche liberté* dans la grande salle pendant des mois et des années, autant ce petit spectacle musical attire très peu de monde. Les gens pensent qu'ils vont voir de l'agit-prop; ils ne se doutent pas que Brecht est aussi l'auteur d'une douzaine de volumes de poèmes! Je les lisais pendant le confinement. C'est ce qui m'a donné envie de faire ce spectacle musical. Dans ces textes, il y a de la générosité, des propos très modernes sur les femmes et, surtout, un éloge de la bienveillance. J'avais envie de faire entendre cet autre son de Brecht.

Théâtre(s): D'où vous vient cet amour pour Brecht ?

Ariane Ascaride: À 13 ans, je suis allée voir Pia Colombo en concert avec ma mère. À un moment, elle a chanté *Comme on fait son lit on se couche*, et cette chanson m'est aussitôt entrée dans le cœur. «*On n'est pas des chiens ! Comme on fait son lit on se couche Personne ne viendra vous border. Si quelqu'un doit gagner ce sera moi.*»

Si quelqu'un doit crever ce sera toi !»

À l'époque, je ne sais rien du contexte, mais j'ai l'air dans la tête et je chante cette chanson à tue-tête. Des années plus tard, je rentre au Conservatoire de Paris, et voilà que dans la classe de Marcel Bluwal, on se met à travailler sur *Le Petit Mahagonny*, de Brecht (d'où est extraite cette chanson, NDLR). En plus, Marcel me propose de jouer le rôle de Jenny. C'est alors que je comprends de quoi parle ce chant... Quand j'étais petite, je ne savais évidemment pas que Jenny était une pute. Depuis lors, j'ai toujours fréquenté Brecht. Tout ce qu'il a écrit m'aide à parler et à penser. Dire que « ça me parle » est bien en deçà de la réalité. C'est encore plus profond.

« DANS CE LIEU HORS DU TEMPS QU'EST LE THÉÂTRE, JE ME SENS PROTÉGÉE »

Théâtre(s) : Et pourtant, vous n'avez jamais joué dans une pièce de Brecht – à bon entendre pour les metteurs en scène !

Ariane Ascaride : Il y a quelques années, Robin Renucci m'a proposé de jouer *Mère Courage*, et ce serait mon rêve. Mais il a subi une baisse de subvention, et il a renoncé au projet. Je pense que les gens ont des préjugés sur Brecht. Notamment cette histoire de distanciation. Ils font un contresens : il ne s'agit pas de jouer de manière froide. Quand Brecht théorisait la distanciation, c'était une époque où les gens jouaient de manière très emphatique. Tout ce qu'il a fait, c'est remettre les choses à leur place. C'est son écriture qui vous fait prendre conscience des réalités qu'il dénonce. Mais pour les montrer, il ne faut pas avoir peur de les jouer ! Brecht n'empêche pas de jouer l'émotion. Au contraire.

Théâtre(s) : Récemment, vous avez aussi créé un spectacle musical intitulé *Paris retrouvée*, avec quatre comédiennes, la chanteuse Annick Cisaruk et l'accordéoniste David Venitucci, qui vous accompagne aussi dans *Du bonheur de donner*. Vous aimez donc beaucoup chanter ?

Ariane Ascaride : Oui, je chante volontiers. J'ai fait du chant au conservatoire, et quand j'étais petite, je chantais beaucoup avec mon père, qui adorait l'opéra. J'ai conçu ce spectacle sur Paris au moment du confinement. Avec mes copines actrices, et avec l'aide de mon amie Elsa Boublil. Je voulais faire entendre de beaux textes sur notre ville où on ne pouvait plus déambuler librement pendant la crise du covid. On a d'abord joué ce spectacle dans des kiosques à Paris : square Trousseau, square Gardette, etc. Les passants s'arrêtaient ; ou ne s'arrêtaient pas. C'était une bonne leçon d'humilité. Ensuite, on nous a proposé de le faire dans des bibliothèques parisiennes, et là, c'était rempli. Quand j'en ai parlé à Frédéric Biessy (codirecteur de La Scala avec Mélanie Biessy, NDLR), il m'a dit : « *Viens le faire ici, on va voir si les gens sont curieux.* » Et voilà : on le reprend pendant un mois début 2025.

Théâtre(s) : Travail et spontanéité vont-ils toujours ainsi de pair ?

Ariane Ascaride : En tout cas, de manière générale, quand je travaille avec quelqu'un, il faut que ce soit une rencontre de vie, pas seulement une rencontre professionnelle. De ce point de vue, quelqu'un comme Didier (Bezace) me manque énormément, parce que notre collaboration a vraiment été une rencontre humaine. Simon (Abkarian) aussi me manque – lui n'est pas mort, mais on s'est fâchés pour des bêtises et je le regrette. Les amies avec qui j'ai créé *Paris retrouvée* sont des actrices avec qui j'étais dans son beau spectacle *Le Dernier Jour du jeûne* : Pauline Caupenne, Chloé Réjon, Océane Mozas, Délia Espinat-Dief...

Théâtre(s) : Vous étiez aux côtés de Didier Bezace juste avant sa mort pour son dernier spectacle : *Il y aura la jeunesse d'aimer*, en 2019. C'était une lecture de textes de Louis Aragon et Elsa Triolet. Un duo d'amour très touchant.

Ariane Ascaride : J'ai adoré travailler avec Didier Bezace. J'avais déjà adoré travailler avec lui sur Dario Fo dix ans plus tôt. J'aimais notamment son mauvais caractère. Certains acteurs s'en sont plaints, mais il suffisait de lui répondre pour ne pas se laisser faire. Un jour, quand on répétait une scène de Dario Fo, il m'a dit : « *C'est de la merde* », et j'ai répondu : « *Oui, je suis d'accord.* » Ça lui a coupé le sifflet.

Théâtre(s): Ce n'est pas rien de partager la scène avec un grand acteur juste avant qu'il meure...

Ariane Ascaride: On a joué jusqu'à trois semaines avant sa mort et je ne l'ai jamais entendu se plaindre. Il avait un cancer terrible, et à la fin, il était vraiment très mal. Pour la dernière représentation, je l'ai aidé à monter sur le plateau, mais sa voix sublime était intacte. C'est la seule chose qui n'avait pas bougé. La voix demeure, et puis un jour on disparaît, d'un coup.

Théâtre(s): Vous êtes une comédienne passionnée de théâtre, mais vous êtes aussi la muse d'un artiste: votre compagnon, le cinéaste Robert Guédiguian. Est-il aisé, pour vous, de circuler entre le théâtre et le cinéma?

Ariane Ascaride: Quand j'ai décidé de devenir actrice, je voulais faire du théâtre, un point c'est tout. Le cinéma ne faisait tout simplement pas partie de mon imaginaire. Et la réalité, c'est que je ne correspondais ni au monde du cinéma ni au monde du théâtre. Je n'étais absolument pas dans les codes. Je suis marseillaise d'origine italienne, je n'ai pas d'accent, mais je suis très typée et je l'étais encore plus à l'époque. Disons que j'ai l'air d'être née dans tous les pays de la Méditerranée: marocaine, algérienne, tunisienne, séfarade, ce que vous voudrez. Or, le fait est que dans les années 1970-1980, il n'y avait pas de fille maghrébine comédienne. Si Robert ne m'avait pas fait jouer dans ses films, je pense que personne ne m'aurait donné de rôles à l'époque, et sûrement pas au théâtre. Marcel Bluwal me l'avait prêté quand il était mon professeur au Conservatoire, il m'avait dit: « Ça marchera pour toi à partir de la quarantaine. » En attendant, qu'est-ce que j'étais censée faire? Eh bien, j'ai appris à faire du cinéma. Et ça n'a pas été facile. Il fallait tout le temps me dire de redescendre. J'ai appris à le faire et à m'adapter, toute seule.

Théâtre(s): Vous vivez et travaillez avec Robert Guédiguian depuis presque cinquante ans. Voilà une alliance digne des couples de légende! Comment avez-vous donc concilié votre soif d'indépendance avec le fait d'être « la femme » du réalisateur?

Ariane Ascaride: Le metteur en scène, c'est Dieu. Et quand la femme de Dieu dit à Dieu « *c'est pas super* », ça se passe très mal. On s'est même séparés après le tournage de son premier film en 1980. C'est vraiment l'amour qui nous a poussés à nous remettre ensemble. Alors, je me suis dit: « *Il va falloir non pas que tu te taises, ça, c'était impossible, mais que tu travailles autrement.* »

Au cinéma, chacun a un poste très défini, même pour déplacer une chaise. Eh bien moi, étant actrice, j'ai décidé d'intervenir en tant qu'actrice. C'est comme ça que j'ai dit, par exemple, que je ne voulais jamais lire un scénario de Robert avant les autres acteurs. Sauf bien sûr quand on l'a écrit ensemble – c'est le cas du *Voyage en Arménie*. On ne peut pas me faire baisser d'un ton quand j'ai une conviction, mais j'ai appris à m'exprimer de façon moins frontale.

Et puis, les choses ont fini par évoluer. Maintenant, il y a des filles dans l'équipe, alors que pendant longtemps, l'ambiance de travail était exclusivement masculine et les gens me considéraient comme « l'emmerdeuse » – je ne parle pas de mes camarades comédiens, hein! Eux savent très bien que je ne suis pas une emmerdeuse!

« JE NE CORRESPONDAIS NI AU MONDE DU CINÉMA NI AU MONDE DU THÉÂTRE »

Théâtre(s): Alors, vous êtes à la fois la femme de Dieu... et l'emmerdeuse de Dieu?

Ariane Ascaride: Robert dit toujours que je suis chiante, mais c'est juste parce que je dis tout. Et puis, je le fais rire. Je pense que le point de départ de notre relation était peut-être basiquement patriarcal, mais elle a beaucoup évolué, elle aussi. Ma mère lui disait carrément: « *Vous vous rendez compte que si vous en êtes où vous en êtes, c'est grâce à ma fille?* »

Théâtre(s): Et c'est sans doute vrai. Mais la réciproque ne l'est-elle pas aussi?

Ariane Ascaride: Oui. Mais je pense que j'ai plus de force que lui. Et je pense que ma façon d'être, un peu vindicative et très exigeante, a dû l'obliger à avancer. De son côté, il m'a sécurisée, et j'en avais grand besoin. Un jour, il s'est dit qu'il voulait me filmer et que je pouvais être crédible aux yeux du public et ça, ça a changé ma vie.

Théâtre(s): En plus il vous filme comme un homme qui aime sa femme...

Ariane Ascaride: Il a intérêt! ♦

PARCOURS ARTISTIQUE

THÉÂTRE

1979: *Vingt minutes avec un ange – Anecdotes provinciales*, d'Alexandre Vampilov, mise en scène de Gabriel Garran, Festival d'Avignon

1982: *La Segretaria*, mise en scène de Pierre Ascaride

1982: *L'Essuie-mains des pieds*, de Gil Ben Aych, mise en scène de Pierre Ascaride, Théâtre 71 à Malakoff

1985: *Ma famille-revue*, d'Eduardo De Filippo, mise en scène de Pierre Ascaride

1991: *Le Cimetière des éléphants*, de Jean-Paul Dumas, mise en scène de Gilles Guillot

1992: *Papa*, de Serge Valletti, mise en scène de Pierre Ascaride

1995: *Les Putes*, d'Aurelio Grimaldi, mise en scène de Pierre Ascaride

1995: *Un coin d'azur*, de Jean Bouchaud, mise en scène de l'auteur, Théâtre La Bruyère

2000: *Le Grand Théâtre*, d'Évelyne Pieiller, mise en scène de Robert Guédiguian

2003: *Mathilde*, de Véronique Olmi, mise en scène de Didier Long, avec Pierre Arditi, Théâtre du Rond-Point

2003: *Algérie, je t'écris*, au foyer du Théâtre de la Madeleine

2004: *Pour Bobby*, de Serge Valletti, mise en scène de Michel Cerda, Théâtre de l'Est parisien

2006: *Ariane Ascaride lit Serge Valletti*, Théâtre La Bruyère

2007: *La Maman bohème/Médée*, de Dario Fo et Franca Rame, mise en scène de Didier Bezace, Théâtre de la Commune

2011: *L'Amour, la mort, les fringues*, de Nora et Delia Ephron, mise en scène de Danièle Thompson, Théâtre Marigny

2011: *Correspondance à trois*, d'après Boris Pasternak, Rainer Maria Rilke et Marina Tsvétaïeva, adaptation et mise en lecture de Gérald Garutti, Printemps des Poètes, Espace Cardin

2013-2016: *Le Dernier Jour du jeûne*, écrit et mis en scène par Simon Abkarian, Théâtre du Gymnase (Marseille), puis Théâtre Nanterre-Amandiers et tournée

2015: *Le Silence de Molière*, de Giovanni Macchia, mise en scène de Marc Paquien, Théâtre Liberté, Théâtre de l'Ouest parisien, tournée

2016: *Touchée par les fées*, de Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang, Festival d'Avignon

2017: *L'Envol des cigognes*, écrit et mis en scène par Simon Abkarian, Théâtre Liberté, tournée

2019: *Il y aura la jeunesse d'aimer*, de Louis Aragon et Elsa Triolet, mise en scène de Didier Bezace, Théâtre Lucernaire

2022: *Gisèle Halimi, une farouche liberté*, d'Annick Cojean, mise en scène de Léna Paugam, La Scala (Paris)

2023: *Du bonheur de donner*, de Bertolt Brecht, Théâtre du Lucernaire

2023: *Sorcières*, d'après Mona Chollet, Nuits de Fourvière, Lyon

2023: *Du bonheur de donner*, de Bertolt Brecht, La Scala Provence (Avignon)

2024: Reprises de *Du Bonheur de donner* et *Gisèle Halimi, une farouche liberté*, à La Scala Paris

2025: Reprise de *Touchée par les fées*, de Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang, La Scala Paris

2025: Reprise de *Paris retrouvée*, spectacle musical d'Ariane Ascaride, La Scala Paris

MISE EN SCÈNE

2005: *Inutile de tuer son père, le monde s'en charge*, de et avec Pierre Ascaride

CINÉMA

1977: *La Communion solennelle*, de René Féret : Palmyre Blanchard-Lhomme

1980: *Dernier été*, de Robert Guédiguian : Josiane

1980: *À vendre*, de Christian Drillaud : Gilberte

1980: *Retour à Marseille*, de René Allio : Lydie

1983: *Vive la sociale !*, de Gérard Mordillat : Marle-Thé

1985: *Rouge midi*, de Robert Guédiguian : Magglorina

1985: *Ki lo sa ?*, de Robert Guédiguian : Marie

1989: *Dieu vomit les tièdes*, de Robert Guédiguian : Tirelire

1993: *L'argent fait le bonheur*, de Robert Guédiguian : Simona Viali

1995: *À la vie, à la mort !*, de Robert Guédiguian : Marie-Sol

1996: *Calino Maneige*, de Jean-Patrick Lebel : la mère de Calino

1997: *Marius et Jeannette*, de Robert Guédiguian : Jeannette

1997: *L'Autre Côté de la mer*, de Dominique Cabrera : Lulu

1998: *À la place du cœur*, de Robert Guédiguian : Marianne Patché



Marius et Jeannette, de Robert Guédiguian (1997).

1998: *Le serpent a mangé la grenouille*, d'Alain Guesnier : Marthe
1999: *Paddy*, de Gérard Mordillat : la caissière
1999: *Nadia et les hippopotames*, de Dominique Cabrera : Nadia
1999: *Mauvaises fréquentations*, de Jean-Pierre Améris : la mère d'Olivia
1999: *Nag la bombe*, de Jean-Louis Milesi : Nag
2000: *Drôle de Félix*, d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau : Isabelle
2000: *À l'attaque !*, de Robert Guédiguian : Lola
2000: *La ville est tranquille*, de Robert Guédiguian : Michèle
2002: *Marie-Jo et ses deux amours*, de Robert Guédiguian : Marie-Jo
2002: *Lulu*, de Jean-Henri Roger : Jeannette
2002: *Ma vraie vie à Rouen*, d'Olivier Ducastel et Jacques Martineau : Caroline
2003: *Le Ventre de Juliette*, de Martin Provost : Jeannette
2004: *Brodeuses*, d'Éléonore Faucher : Madame Mélikian
2004: *Mon père est ingénieur*, de Robert Guédiguian : Natacha/Marie
2004: *Le Thé d'Ania*, de Said Ould Khelifa : Ania
2005: *Imposture*, de Patrick Bouchitey : Brigitte
2005: *Miss Montigny*, de Miel Van Hoogenbermt : Anna
2005: *Code 68*, de Jean-Henri Roger : Marianne
2006: *Changement d'adresse*, d'Emmanuel Mouret : la mère de Julia
2006: *Le Voyage en Arménie*, de Robert Guédiguian : Anna
2006: *L'Année suivante*, d'Isabelle Czajka : Nadine
2008: *Lady Jane*, de Robert Guédiguian : Muriel
2009: *L'Armée du crime*, de Robert Guédiguian : Madame Elek
2009: *Le Hérisson*, de Mona Achache : Manuela Lopez
2011: *L'Art d'aimer*, d'Emmanuel Mouret : Emmanuelle
2011: *Les Neiges du Kilimandjaro*, de Robert Guédiguian : Marie-Claire
2011: *La Délicatesse*, de Stéphane et David Foenkinos : la mère de Nathalie
2013: *Fanny*, de Daniel Auteuil : Claudine
2013: *Une autre vie*, d'Emmanuel Mouret : Claudine
2014: *Au fil d'Ariane*, de Robert Guédiguian : Ariane
2014: *Les Héritiers*, de Marie-Castille Mention-Schaar : Anne Gueguen
2015: *L'amour ne pardonne pas (L'amore non perdona)*, de Stefano Consiglio : Adrienne
2015: *Une histoire de fou*, de Robert Guédiguian : Anouch Alexandrian
2016: *Le ciel attendra*, de Marie-Castille Mention-Schaar : la juge
2016: *Détour aux sources*, de Roda Fawaz et Cyril Gueï : la mère de Roda

2017: *La Villa*, de Robert Guédiguian : Angèle Barberini
2018: *Les Chatouilles*, d'Andréa Bescond et Éric Métayer : Madame Maloc
2018: *Isabelle*, de Mirko Locatelli : Isabelle
2019: *Gloria Mundi*, de Robert Guédiguian : Sylvie Benar
2021: *Les Héroïques*, de Maxime Roy : Josiane
2023: *Le Processus de paix*, d'Ilan Klipper : Michèle
2023: *Sous le tapis*, de Camille Japy : Odile
2023: *Et la fête continue !*, de Robert Guédiguian : Rosa

TÉLÉVISION

1980: *Cinéma 16*, épisode «Louis et Réjane», de Philippe Laïk : l'étudiante
1981: *L'inspecteur mène l'enquête*, épisode «Guitare brisée», de Pierre Cavassilas et Marc Pavau
1981: *Les Amours des années folles*, épisode «Le Trèfle à quatre feuilles», de Gérard Thomas : Marie-Louise
1982: *L'Apprentissage de la ville*, de Caroline Huppert : la chanteuse du café
1982: *Mozart*, de Marcel Bluwal
1990: *L'Ami Giono : Jofroi de la Maussan*, de Marcel Bluwal : Élise
1990: *L'Ami Giono : Onorato*, de Marcel Bluwal : Delphine
1992: *Les Intrépides* : la pompiste (épisode 25)
1993: *Grossesse nerveuse*, de Denis Rabaglia : Éliane
1997: *De mère inconnue*, d'Emmanuelle Cuau : Catherine
2000: *Retiens la nuit*, de Dominique Cabrera : Nadia
2005: *Vénus et Apollon*, épisode «Soin rémanence», de Pascal Lahmani : Emmanuelle Le Prieur
2010: *George et Fanchette*, de Jean-Daniel Verhaeghe : George Sand
2010: *Fracture*, d'Alain Tasma : Seignol
2011: *La femme qui pleure au chapeau rouge*, de Jean-Daniel Verhaeghe : la mère de Dora
2011: *Les Mauvais Jours*, de Pascale Bailly : Nathalie
2011: *Roses à crédit*, d'Amos Gitai : la doctoresse
2011: *Divorce et fiançailles*, d'Olivier Peray : Sido
2013: *C'est pas de l'amour*, de Jérôme Cornuau : une bénévole
2019: *Les Sauvages*, de Rebecca Zlotowski : Martine Giudicelli
2020: *Possessions*, de Thomas Vincent : Louisa

PUBLICATIONS

2021: *Bonjour Pa' : Lettres au fantôme de mon père*, Seuil, Paris

Gala

13.02.25



Après des études de sociologie à Aix-en-Provence, elle entre au Conservatoire, à Paris, où elle doit gommer son accent du Sud pour obtenir des rôles. A droite, enfant, avec sa mère, et sur scène, où elle a débuté à 6 ans. Un refuge pour oublier les disputes de ses parents.



ARIANE ASCARIDE

CE QU'ELLE N'AVAIT JAMAIS DIT...

PHOTO LÉA CRESPI / PASCO & CO

*Elle a mis soixante ans
pour réussir à parler.
Dans son seul en scène,
l'actrice évoque ses
amours, sa passion du
jeu, et révèle aussi
les agressions sexuelles
que lui a fait subir l'un
de ses frères, petite.
Une parole forte.*

Lorsque deux Marseillaises, en exil à Paris depuis de longues années, se rencontrent, elles pestent contre la météo pluvieuse et ce ciel bas et lourd qui pèse sur la capitale. Nous ne dérogerons pas à la règle avec Ariane Ascaride, mais nous enchaînerons vite sur la poésie de son spectacle *Touchée par les fées*, qu'elle donne actuellement à La Scala. Elle y partage ses bonheurs et ses blessures d'enfance, raconte aussi le duo fécond avec son mari, le réalisateur Robert Guédiguian, dont elle est, une fois encore, l'héroïne du dernier film, *La Pie voleuse*. Elle dit enfin son amour immodéré pour la scène. « La vie sans le théâtre, c'est l'ombre de la vie », nous glisse-t-elle, lors de cet entretien chaleureux.

GALA : Vous commencez votre spectacle, qui retrace quelques grandes lignes de votre vie, en imaginant les titres qui pourraient être ceux de votre nécrologie. Est-ce parce qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même ? ➤

Touchée par les fées, revient avec humour sur son parcours. Mais Ariane Ascaride précise que certaines parties de son spectacle ont été spécialement éprouvantes à répéter.*

ARIANE ASCARIDE : J'ai repensé à cette phrase que m'avait chuchotée Robert Guédiguian à un enterrement : « On y dit de si belles choses sur le défunt. C'est dommage qu'il ne soit plus là pour les entendre. » Nous avons donc imaginé ce clin d'œil avec Thierry Thieû Niang et Marie Desplechin qui m'ont aidée à concevoir ce spectacle.

GALA : On y découvre que vous avez été poussée sur scène dès l'âge de 6 ans par votre père, metteur en scène et comédien amateur. Il a fait de vous sa marionnette, la « Shirley Temple de Marseille », plaisantez-vous.

A. A. : Enfant, je ne faisais pas la différence entre la cour de récréation et la scène. J'ai passé ma vie à essayer de retrouver cette liberté. C'est vite devenu mon espace. Un refuge aussi, un endroit apaisant pour échapper à l'autre théâtre, celui, beaucoup moins drôle, de ma famille.

GALA : Il est vrai que vos parents se disputaient sans cesse...

A. A. : Ce sont deux personnes qui ont raté leur vie de couple. Ils s'aimaient n'importe comment. Mon père était volage, ce qui a été d'une immense violence pour ma mère. Leur névrose a primé sur le bien-être de leurs enfants. Leur génération ne divorçait pas. C'était l'enfer. J'ai été un soutien pour ma mère. Elle m'adorait, mais elle était extrêmement maladroite. Elle ne savait pas exprimer sa tendresse.

GALA : Pour la première fois, vous parlez aussi de l'un de vos deux frères, qui vous a agressée sexuellement lorsque vous aviez 8 ans et lui 15 ans. Qu'est-ce qui vous a décidée à évoquer ce traumatisme après tant d'années de silence ?

A. A. : Mon analyse. C'est un long cheminement, compliqué, une maturation. Cela a mis soixante ans ! Quand il vous arrive ce genre de chose, vous prenez perpète, cela change votre rapport à la

“QUAND IL VOUS ARRIVE CE GENRE DE CHOSE [...] CELA CHANGE VOTRE RAPPORT À LA SEXUALITÉ”

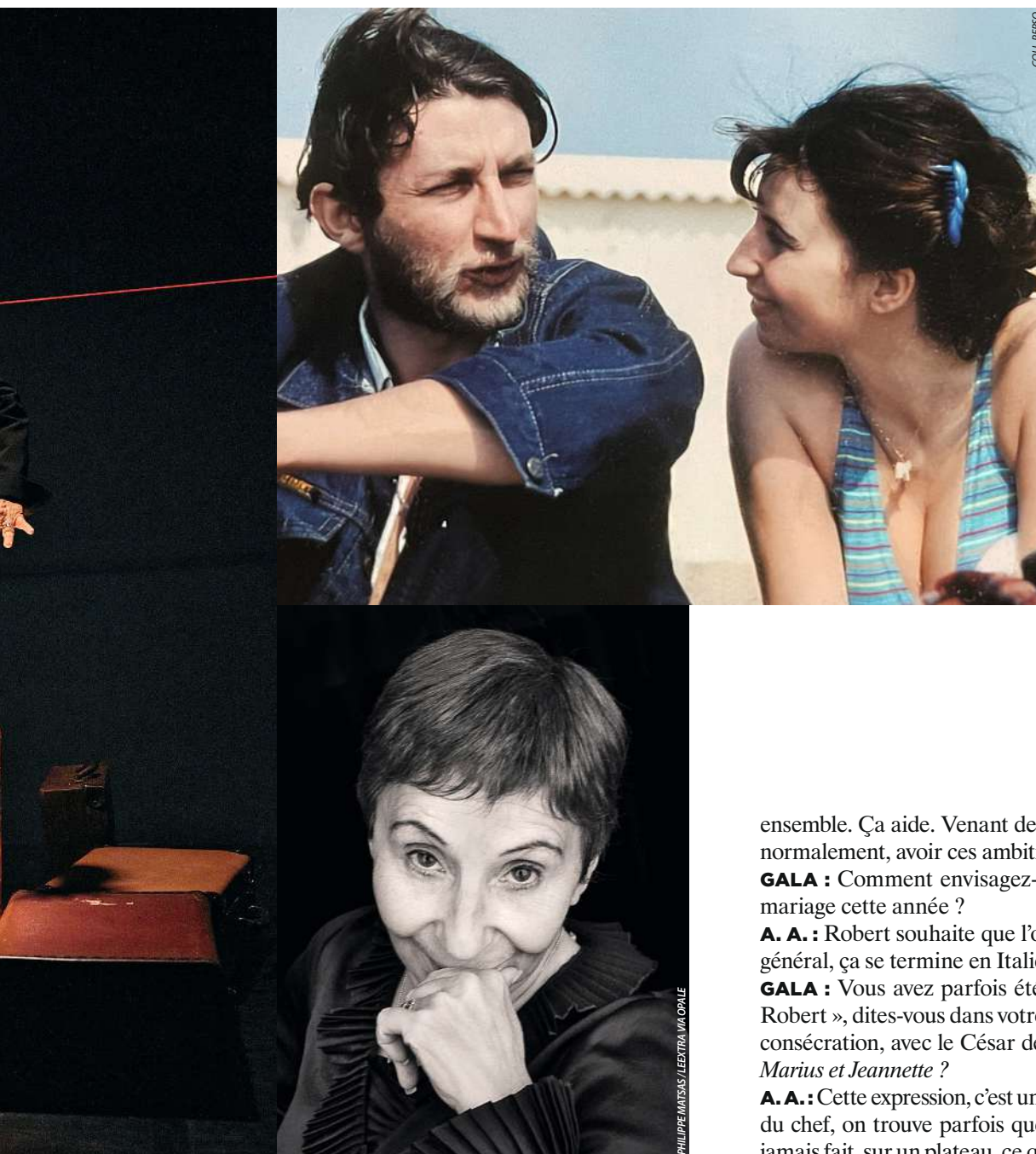
sexualité. Pendant longtemps, vous pensez que vous êtes quelqu'un de sale, de complice même. Tout le monde connaît mon engagement féministe. J'étais dans la contradiction. Je me disais : « Tu te bats pour une cause et tu ne dis pas les choses. » J'ai peu à peu réalisé que je ne pouvais plus me taire. Une ou deux personnes sur dix sont concernées. Mais c'est difficile de se dire : « Je vais foutre la vie de mon frère en l'air », on culpabilise encore. Cela a été très douloureux de répéter cette partie du spectacle.

GALA : La réaction de votre frère fut pleine de cynisme. Il vous a lancé qu'il était content que vous ne soyez pas morte avec ce secret.

A. A. : Il voulait signifier qu'il me donnait bien l'autorisation d'en parler. C'était une expression de son pouvoir qu'il voulait conserver sur moi. Certains hommes ne sont pas conscients de leur folie. Il faut que les femmes se disent que, certes nous avons fait des avancées



LOUIE SAITO



« Tu ne veux pas m'épouser ? Comme ça, on pourrait combattre l'institution de l'intérieur ! », lui a lancé le futur réalisateur Robert Guédiguian, il y a cinquante ans. « C'est mon meilleur ami, je l'aime profondément et je crois que c'est réciproque », confie-t-elle pour expliquer la longévité de leur couple.

avec le mouvement #MeToo, mais cela va prendre cent ans avant d'être efficace. Il ne faut pas mener d'inquisition, ça ne sert à rien, mais il faut faire comprendre les choses à certains hommes.

GALA : Avez-vous confié ce douloureux secret à votre mari Robert Guédiguian ?

A. A. : C'est le seul à qui j'en ai parlé lorsque je l'ai rencontré. Je ne l'ai dit à mes deux filles il y a seulement trois ans.

GALA : Qu'est-ce qui vous a plu chez Guédiguian, cet étudiant marseillais, qui n'était pas encore réalisateur, lors de votre rencontre dans les années 1970 ?

A. A. : J'aimais bien son côté voyou, provocateur. Je trouvais émouvant qu'il roule des mécaniques. C'est en général le lot des garçons fragiles. A l'époque, je ne pensais pas me marier. Nous étions amis depuis un moment déjà et nous ne sortions ensemble que depuis trois mois. Et puis un jour, il m'a lancé, alors que j'étais à l'arrière de sa moto : « Tu ne veux pas m'épouser ? Comme ça, on pourrait combattre l'institution de l'intérieur ! »

GALA : Vous avez relevé le défi. Comment expliquez-vous la longévité de votre couple ?

A. A. : Robert est mon meilleur ami. Je l'aime profondément et je crois que c'est réciproque. Et puis, on a fait beaucoup de choses

ensemble. Ça aide. Venant de là d'où l'on venait, on ne devait pas, normalement, avoir ces ambitions.

GALA : Comment envisagez-vous de fêter vos cinquante ans de mariage cette année ?

A. A. : Robert souhaite que l'on parte au bout du monde. Mais en général, ça se termine en Italie.

GALA : Vous avez parfois été considérée comme la « Barbie de Robert », dites-vous dans votre spectacle. Cela a duré jusqu'à votre consécration, avec le César de la meilleure actrice, en 1998, pour *Marius et Jeannette* ?

A. A. : Cette expression, c'est une boutade. Quand vous êtes la femme du chef, on trouve parfois que vous parlez trop. Je n'ai en réalité jamais fait, sur un plateau, ce que Robert me demandait en tant que metteur en scène. J'ai toujours proposé autre chose et c'est ce qu'il aime, je crois. *Marius et Jeannette* m'a apporté, il est vrai, une certaine notoriété. Je ne suis, certes, pas encore invitée à la Fashion Week, mais j'ai une jolie relation avec le public.

GALA : Robert Guédiguian n'est donc pas un horrible macho ?

A. A. : Je défie n'importe quel mec de 70 ans de dire qu'il n'est pas macho ! Mais Robert l'est beaucoup moins que d'autres. Il a toujours eu un grand respect pour les femmes. Une immense reconnaissance pour sa mère, grâce à qui il a pu poursuivre des études. Ses person-nages féminins sont d'ailleurs toujours agissants et jamais subissants.

GALA : De votre côté, comment vivez-vous les années qui passent ?

A. A. : Je sais que je peux faire tout le Botox du monde ou changer trois fois mon sang par an, je vieillis quoi qu'il arrive. Alors j'essaie de me moquer avec humour du temps qui passe. Plus jeune, je me disais : « Quand on vieillit, on a la sagesse. » Et bien c'est faux. On est bourrés d'angoisses. Ce qui me reconforte, ce sont mes filles et mon petit-fils. Je les trouve inventifs, drôles, capables d'aller à l'essentiel.

GALA : Vos filles n'ont-elles jamais été tentées par une carrière dans le cinéma ?

A. A. : Elles ne travaillent pas dans ce milieu et ont décrété que deux fous dans la famille suffisaient ! ♦

PAR **CANDICE NEDELEC**

* Touchée par les fées, jusqu'au 27 avril, à La Scala, Paris 10^e. (lascalaparis.fr)



PESTICIDES
**Silence, on
empoisonne !**

LA RENCONTRE
ARIANE ASCARIDE :
**« PRENDRE PARTI
DANS CE MONDE ME
PARÂÎT NATUREL »**

L'HISTOIRE DE LA SEMAINE
**LE VILLAGE DE BAMBOULA,
UN ZOO HUMAIN EN 1994**

IL ÉTAIT UNE FOIS
**CHURCHILL, FAUCON
DU XX^e SIÈCLE**



« ON EST BEAUCOUP PLUS INTELLIGENT EN GROUPE »

À l'affiche du dernier film de Robert Guédiguian, l'actrice est également sur les planches dans une touchante autobiographie.

Passionnée et généreuse, **Ariane Ascaride** nous raconte ses racines, son amour de Marseille, ses choix, ses convictions et ses combats, tant artistiques qu'humains.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR GÉRALD ROSSI
gerald.rossi@humanite.fr

REPORTAGE PHOTO : LYNN S.K. POUR L'HUMANITÉ



LA RENCONTRE

ARIANE ASCARIDE

Ariane Ascaride ne lève jamais le pied. Son dernier spectacle, « Touchée par les fées », se joue à la Scala et une tournée est en préparation. Dans ce même théâtre parisien, elle a présenté trois autres pièces en début de saison. À l'affiche également de « la Pie voleuse », nouveau film avec son complice et compagnon Robert Guédiguian, l'infatigable comédienne à l'enthousiasme si communicatif s'explique sur ses racines, ses choix, ses convictions et ses engagements artistiques et citoyens. Avec une passion et une sincérité toujours aussi désarmantes.

Jusqu'au 27 avril on peut vous voir sur la scène parisienne de la Scala dans « Touchée par les fées ». Un spectacle autobiographique, drôle et touchant, dont le texte est signé par l'écrivaine Marie Desplechin, et la mise en scène par Thierry Thieû Niang. Comment est né cet étonnant moment de théâtre ?

« Touchée par les fées » est une collaboration ancienne entre amis. Il y a quinze ans, au Festival d'Avignon, nous avons présenté une première mouture de ce spectacle qui a, ensuite, évolué sans arrêt pour arriver à la version d'aujourd'hui. La méthode de construction est simple. Au fil du temps, j'ai raconté ma vie à Marie Desplechin dans sa cuisine, elle a pris des notes, puis trié, élagué pour obtenir au final un texte très écrit, construit petit bout par petit bout. Une fois à la Scala, j'ai demandé au régisseur général – Alexis Beyer – de créer les lumières. J'ai aussi passé beaucoup de temps avec Thierry Thieû Niang pour trouver le ton juste, parvenir à faire du théâtre avec des confidences. Je ne

sais pas travailler autrement que dans cet artisanat, cette invention au quotidien...

Pourquoi sous-titrer le spectacle « Ultima verba », autrement dit dernière parole ?

Souvent, lors d'enterrements, il y a des prises de parole, de beaux hommages pendant lesquels on dit des choses formidables sur le défunt. Hélas, ce dernier ne peut pas les entendre. J'avais envie avec ce spectacle de faire – avec humour bien sûr – mon propre éloge funèbre. On dit et on dira : Ariane Ascaride, actrice populaire, engagée, etc. Certes, mais il faut et faudra dire aussi que je suis un peu fêlée !

Votre enfance n'a pas été ordinaire...

Je ne peux pas dire le contraire. Avec mon père, et par ricochet l'ensemble de la famille, nous avons l'habitude de fabriquer en permanence de la fiction à travers la vie réelle. Il avait découvert le théâtre dans ses jeunes années et c'était devenu toute son existence, et la nôtre aussi. Par exemple, il adorait Staline et aimait écouter à fond des disques des chœurs de l'Armée rouge ! Il les passait à 8 heures le dimanche matin, au moment où la plupart des gens font la grasse matinée. Il ne voulait pas les embêter avec sa musique, mais il suivait sa propre logique. Il avait été dans la Résistance et nous étions une famille clairement de gauche. Mais dès ses 60 ans, mon père n'est plus sorti de la maison, il avait de plus en plus de mal avec le monde réel...

Étiez-vous consciente de cette particularité familiale ?

Oui, d'une certaine façon. En allant chez une camarade d'école, je me souviens avoir découvert que tout était rangé dans sa maison, que la salle de bains ne servait pas à autre chose, que les objets ménagers n'étaient pas détournés de leur fonction première. Tout cela a l'air d'un gag, mais notre réalité familiale était d'être très différents. Aujourd'hui j'en ris, mais ce n'était pas facile à vivre.

Ce n'est pas un, mais quatre spectacles que vous avez joués dans une « carte blanche » qui vous a été proposée en début de saison. C'était un gros challenge, non ?

On me dit souvent : « Comment fais-tu ? Tu dois être fatiguée... » Eh bien, pas du tout. C'est pour moi une cure de jouvence. Je suis passée d'un spectacle à l'autre avec bonheur. Tous me tiennent à cœur. Dans le désordre, il y a eu « Gisèle Halimi, une farouche liberté », que j'ai joué avec Philippine Pierre-Brossolette pendant deux ans, pas plus, car j'aime stopper une aventure artistique quand elle va bien, pour ne pas l'user jusqu'au bout. La pièce est dé-

« Marseille est une ville pauvre, où les plus démunis habitent au centre, ce qui me plaît bien. »





LA RENCONTRE

COMPRENDRE

Réjon, Océane Mozas, Délia Espinat-Dief et la chanteuse Annick Cisaruk de participer à cette aventure pour dire et chanter (toujours avec David Venitucci) la ville capitale. Avec des textes de Louis Aragon, Simone de Beauvoir, Louise Michel, Jacques Prévert, Charles Trenet, Guillaume Apollinaire et d'autres plus contemporains. On a bricolé le spectacle dans mon salon. Juste avant, on jouait dans « le Dernier Jour du jeûne », de Simon Abkarian, stoppé en plein vol. Au sortir de la période du couvre-feu, j'ai proposé à la mairie de Paris que l'on chante ce spectacle dans les kiosques à musique des squares. La préfecture de police ne permettait pas des rassemblements de plus de neuf personnes, ce fut donc une sacrée expérience et en même temps une belle leçon d'humilité. Souvent, on commençait à chanter devant personne... Après, on s'est produites dans les bibliothèques, qui refusaient du monde, et puis on est venues à la Scala. Toujours du bricolage !

Vous êtes née à Marseille, et vous le revendiquez.

Que représente cette ville pour vous ?

Tout Marseillais répondra : cette ville nous constitue. Je l'adore, et par moments elle m'énervé. Elle fonctionne comme un aimant. Dès que je pose un pied à la gare Saint-Charles, je suis à la maison. Victor Hugo a écrit à propos des gamins de Paris : si quelqu'un demandait à la grosse ville ce qu'est ce petit être, elle répondrait c'est mon petit. Pareillement, les gens de Marseille sont ses enfants. Mais, attention, la ville fonctionne par quartiers. Moi, j'étais du centre, et avant de rencontrer Robert Guédiguian je n'étais jamais allée à l'Estaque. On en parlait comme d'un quartier terrible, où il n'y avait, disaient certains, « que des Arabes, des Gitans », où l'air était empuanti par les usines chimiques. Elles ont fermé depuis, la population a changé, mais ce quartier garde une réelle identité. Même si ce n'est pas le cas partout, il ne faut jamais oublier que Marseille est une ville pauvre, et la seule que je connaisse où les plus démunis habitent au centre, ce qui me plaît bien.

C'est une cité de contrastes...

Depuis toujours. Souvenons-nous de la grande peste en 1720. Les bourgeois sont montés sur les hauteurs pour se sauver, certains ont fui jusqu'à Aix, alors que les moins fortunés sont restés autour du port et sont morts. Plus près de nous, en 2018, des immeubles se sont effondrés rue d'Aubagne, dans le centre, c'est-à-dire parmi la population qui n'intéresse personne. Aujourd'hui, la mairie (de gauche - NDLR) se bat pour améliorer les choses, mais ce sera long et difficile. C'est une localité compliquée. Dans ses quartiers Nord, il y a des malfrats et des »

« J'aime le cinéma : ce travail que nous faisons ensemble, comme dans une famille... En fait, je ne sais pas travailler autrement qu'en bande. »

sormais reprise par deux autres comédiennes, Marie-Christine Barrault et Hinda Abdelaoui (mise en scène de Léna Paugam), qui sont parties en tournée et viendront à la Scala en mai.

Il y avait aussi Brecht...

Oui, j'ai proposé « Du bonheur de donner », créé deux ans plus tôt au théâtre Lucernaire, avec des poésies de Bertolt Brecht et David Venitucci à l'accordéon. C'est un auteur particulier pour moi, sa poésie est peu connue et c'est dommage. Durant le Covid, j'ai beaucoup relu ses textes. Brecht est bienveillant quand il parle des femmes, comme des immigrés. Un jour, j'ai trouvé un petit texte étonnant qui évoque une chaloupe, avec des hommes qui vont couler car trop nombreux. Ces écrits sont d'une telle actualité, alors que ça a été rédigé en 1935...

Vous avez également chanté à Paris...

C'est « Paris retrouvée ». L'idée m'est venue pendant la seconde partie du Covid - encore lui ! J'ai proposé à des copines comédiennes, Pauline Caupenne, Chloé

LA RENCONTRE

ARIANE ASCARIDE

» trafiquants mais aussi des gens qui mènent des activités formidables et solidaires. Le Marseillais s'autocaricature souvent et met longtemps à ouvrir sa porte. Beaucoup de ceux qui, venus de Paris ou d'ailleurs, ont été séduits par cette ville qui fait corps avec la Méditerranée n'ont jamais pu s'y acclimater et en sont repartis.

On vous croise sur les planches, et vous êtes sur les écrans. Êtes-vous plus comblée par le théâtre ou par le cinéma ?

Franchement, pour moi, ce n'est pas du tout la même chose. J'aime beaucoup le cinéma et notamment ce travail que nous faisons depuis quarante

« Engagée ? je suis "engagée" quand j'ai signé un contrat... Je me considère plus comme une citoyenne. »

ans ensemble, un peu comme dans une famille, avec Gérard Meylan, Jean-Pierre Darroussin... En fait, je ne sais pas travailler autrement qu'en bande. Le dernier exemple étant « la Pie voleuse », sur les écrans depuis la fin janvier. Cette méthode je l'ai suivie quand je suis entrée aux Jeunesses communistes. Même chose plus tard au conservatoire. Toute seule, je m'ennuie. On est beaucoup plus intelligent en groupe que dans son coin. Je suis heureuse dans un collectif, car je n'ai jamais ressenti un besoin de pouvoir. En revanche, je dis toujours ce que j'ai à dire. On peut penser que parfois je suis un peu raide (rires). Cela étant, le cinéma est une façon de travailler, le théâtre en est une autre. Et j'avoue avoir un petit faible pour le spectacle vivant. Même si j'ai toujours très peur avant d'entrer en scène.

Le public de Paris, celui des tournées et celui d'Avignon sont-ils différents ?

Ils n'ont rien à voir. Le public des tournées est généralement très accueillant, très gentil, à l'écoute, partageux, et j'aime beaucoup. On a l'impression d'être des champions du monde de passage ! C'est rigolo. Le public d'Avignon, ça dépend de l'heure



« Il faut que les consciences s'éveillent, que cette domination masculine s'arrête. »

à laquelle vous jouez. Le matin ou à midi, il est en forme. Si vous proposez un spectacle pas très bon à 18 heures, ça va être difficile, le festivalier est épuisé en fin de journée après avoir enchaîné les scènes... Reste le public de Paris. Ce n'est pas le même dans les théâtres publics ou privés comme la Scala où j'imagine un peu jouer pour la bonne bourgeoisie parisienne, mais je sais que c'est injuste et réducteur, des espaces comme la Scala fourmillent d'idées et de curiosités.

Vous considérez-vous comme une comédienne engagée ?

Je prendrai un exemple : je suis convaincue que le spectacle sur Gisèle Halimi est utile et nécessaire car il faut se souvenir de ses combats. C'est une forme d'engagement. Je viens de recevoir le prix Adami (société de services aux artistes-interprètes) de l'actrice citoyenne. Cette distinction m'a beaucoup touchée, car c'est ce que je suis profondément. En fait, cela m'embête d'être toujours présentée comme « engagée ». Je réponds souvent d'ailleurs, sous forme de boutade, que je suis « engagée » quand j'ai signé un contrat... Moi, je me considère plus comme une citoyenne – quel beau mot !

Les artistes font-ils forcément œuvre citoyenne ?

Certains-certaines disent : moi je fais mon métier, je n'ai rien d'autre à dire. Je ne sais pas dans quel univers ils vivent. Prendre parti dans le monde bouleversé qui est le nôtre aujourd'hui me paraît naturel. C'est un peu le rôle des artistes que d'être comme des éclaireurs au milieu de la nuit, non ? Regardons loin, vers les peintures du Caravage. Il racontait la violence de son époque, il n'était pas neutre, et ses nombreux démêlés avec les juges témoignent de son œuvre de peintre engagé. En 2025, peut-on, quand on est artiste, rester silencieux quand la présidente de la région Pays de la Loire se permet de couper plus de 70 % des crédits pour la culture ? Si elle le fait, c'est peut-être parce que tout le monde ne s'est pas fait entendre assez fort. C'est un drôle de calcul de la part de cette élue, car, en

fait, la culture ramène de l'argent dans les caisses des villes. Ce n'est pas la maire d'Avignon qui dira le contraire. Nous présenter comme des charlots, des saltimbanques, c'est un peu trop facile. Il y a tellement d'acteurs, de musiciens, de chanteurs, de danseurs, de circassiens, qui font découvrir l'art aux enfants, c'est-à-dire aux adultes citoyens de demain. Couper ces crédits de création et de découverte, c'est juste de la folie.

Vous êtes toujours sensible à la marche du monde ?

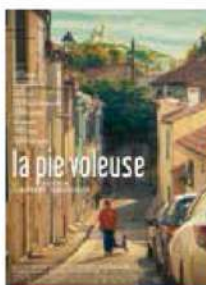
La réélection de Trump, avec un Elon Musk qui fait un salut fasciste, évidemment ça fait peur. Mais une phrase s'impose à moi avec une petite musique qui dit : tu ne m'auras pas. Quand j'écoute des podcasts faits avec d'anciens résistants, avec des rescapés des camps, je me dis toujours : oui, ça a été l'horreur, mais c'est l'humanité des hommes et des femmes qui a gagné.

Et pareillement féministe ?

Forcément. On évoque des affaires dans le milieu du spectacle, mais il y en a partout. Il y a tellement de filles qui ont vécu des situations difficiles, voire insupportables (des garçons aussi). Il y a tellement de femmes qui, à compétences égales, ne touchent pas le même salaire que les hommes. Je ne suis pas une ennemie du genre masculin. Mais il faut que les consciences s'éveillent, que cette domination s'arrête. Une anecdote : je regardais récemment une archive avec Danny Kaye, fameux acteur, chanteur, chef d'orchestre (disparu en 1987). C'était au Lincoln Center, à New York. À un moment, il va chercher une des trois filles de l'orchestre et la tient avec les doigts presque sur les seins. Eh bien non, on ne touche pas une femme comme ça ! C'est moralement impossible.

Au-delà d'« Ultima verba », comment envisagez-vous votre avenir ?

Je tourne actuellement avec le réalisateur Oury Milshtein, qui a longtemps été assistant d'Agnès Varda. C'est un homme d'une poésie incroyable. Un autre film avec Robert Guédiguian se profile, j'ai un projet autour de Brecht, mais il est trop tôt pour en dire plus, sans oublier la tournée de « Touchée par les fées ». Je viens aussi d'accepter avec beaucoup de plaisir d'être marraine du Printemps des poètes (27^e édition du 14 au 31 mars), avec Hippolyte Girardot. J'ai la conviction que la poésie est plus que jamais utile et importante dans cet angoissant monde que certains nous imposent. Il est temps que tous ensemble on se ressaisisse. ●



LA PIE VOLEUSE,
de Robert Guédiguian,
France, 1h41



**TOUCHÉES
PAR LES FÉES,**
la Scala, Paris 10^e,
jusqu'au 27 avril

PRESSE ÉCRITE



Crédit : Louie Salto

La baguette magique d'Ariane Ascaride

THÉÂTRE Avec *Touchée par les fées*, réjouissant conte personnel écrit avec Marie Desplechin, la comédienne prend ses quartiers d'hiver à la Scala, à Paris.

Le sous-titre *Ultima verba*, comme qui dirait « dernières paroles », n'est pas à prendre à la légère. Même si le spectacle porte aussi celui bien plus guilleret de *Touchée par les fées*. Quand elle débarque sur la scène, un peu comme l'on mettrait le pied à terre dans le port de Marseille au bout d'un étonnant voyage, Ariane Ascaride porte des valises. Lesquelles contiennent ses souvenirs, sa vie, ses humeurs et ses rires.

De cet hiver jusqu'au printemps, la comédienne fait une halte au théâtre parisien de la Scala, qui l'accueille pour une « carte blanche » comprenant trois autres spectacles déjà remarquables : *Gisèle Halimi, une farouche liberté*, avec Philippine Pierre-Brossolette ; *Du bonheur de donner*, avec des poèmes de Bertolt Brecht mis en musique par David Venitucci ; et *Paris retrouvée*, qui propose une balade originale dans la ville capitale avec des poèmes et chansons de Louis Aragon, Simone de Beauvoir, Marina Tsvetaïeva, Louise Michel, Jacques Prévert, Charles Trenet, Guillaume Apollinaire. Cette nouvelle

aventure de théâtre, *Touchée par les fées*, dans la mise en scène subtilement légère de Thierry Thieû Niang, et les lumières bien mesurées d'Alexis Beyer, est un petit bijou d'intelligence et de sensibilité offertes en partage. Ariane Ascaride se raconte. Depuis son enfance, dans une famille aimante mais pas toujours « facile à suivre ». Au fil du temps, des années, ces tranches de vie, ces histoires personnelles ont d'abord été dites à une autrice, Marie Desplechin, et le canevas de ce texte sensible s'est tissé à quatre mains.

BERCÉE PAR LES CHŒURS DE L'ARMÉE ROUGE

De ses valises, Ariane Ascaride laisse s'échapper la rumeur du passé. Quelques images, deux photos... Voilà par exemple son père, communiste convaincu, qui écoutait à plein volume les chœurs de l'Armée rouge. Tant mieux ou tant pis pour les voisins. Ou sa mère avec qui, un soir de réveillon, elle va au cinéma du quartier, seules spectatrices, qui rentrent seules dans la maison vide que le père a désertée pour quelque autre aventure. Mais parce que justement elle est une fée, on en est persuadé

désormais, Ariane Ascaride ne laisse jamais poindre trop de mélancolie. Place sur la scène à la bonne humeur : le rire et la joie triomphent. La comédienne en fait la démonstration, sa vie est liée pour l'éternité au théâtre. Et au théâtre on raconte des histoires. Vraies souvent. On a le droit de s'en amuser et même de les raconter à sa façon, en toute liberté. Elle a aussi voulu, comme elle l'explique, « rassurer ceux qui se sentent entravés par des histoires de famille encombrantes ».

Compagne du cinéaste Robert Guédiguian, Ariane Ascaride veut aussi « rendre hommage au monde des invisibles » qui ne sont jamais venus sous la lumière des projecteurs. Mais sans lesquels, qu'ils aient construit leur nid dans la cité phocéenne ou partout ailleurs, il ne serait pas possible « de croire aux fées, aux sorcières, aux anges ». Cet *Ultima verba* n'a rien de paroles définitives. C'est un banquet de souvenirs joyeux, où chacun est libre de trouver sa place. Et c'est plus que réjouissant. ■

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 26 mars, puis du 15 avril au 9 mai, la Scala, 13, bvd de Strasbourg, Paris 10^e. Tel : 01 40 03 44 30.

30.01.25

Théâtre



Nos âmes... Jusqu'au 2 fév., aux Amandiers (92).

menacées et abandonnées, que souligne le metteur en scène. Avec l'appui d'Élodie Bouchez, poignante dans le rôle d'Hélène, par exemple. — **E.B.**

Les Suppliques

De et par Jade Herbulot et Julie Bertin. Durée: 1h40. À partir du 31 jan., 20h (ven., sam., mar.), 16h (dim.), Théâtre de la Tempête, route du Champ-de-Manœuvre, 12^e, 01 43 28 36 36. (8-24 €).

1777 Ce sont des milliers de lettres envoyées durant la Seconde Guerre mondiale au Commissariat général aux questions juives ou au maréchal Pétain lui-même. Quelques mots – bouleversants – pour plaider la cause d'une vie tout entière menacée par la politique de Vichy. Conserver son commerce, sa maison, le peu de biens demeurant en sa possession... Autant de demandes restées lettre morte malgré l'espoir de leurs auteurs. Conseillées par l'historien Laurent Joly, Julie Bertin et Jade Herbulot, du Birgit Ensemble, mettent en avant, avec une grande sensibilité, six courriers, six destins magistralement portés par un quatuor de comédiens. Un intense moment de théâtre, à mi-chemin entre la fiction et le documentaire, dont les mots glaçants résonnent en plein cœur.

Une maison de poupée

De H. Ibsen, mise en scène de Y. Aspeli et P. Rizza. Durée: 1h20. Jusqu'au 2 fév., 20h30 (du mer. au ven.), 19h30 (sam.), 15h (dim.), Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-Roosevelt, 8^e, 01 44 95 98 21. (14-40 €).

1777 Monter *Une maison de poupée* comme un ballet de marionnettes. Voilà

la magnifique réussite de l'artiste norvégienne Yngvild Aspeli, à la fois comédienne, manipulatrice et sculptrice de grandes figures aux visages réalistes et de taille humaine. Pour composer l'environnement de Nora, cette héroïne enfermée dans une logique de sacrifice comme de mensonge, sur fond d'emprise patriarcale et d'illusions domestiques, l'artiste a choisi une ambiance fin XIX^e. Dans laquelle elle parvient pourtant, en s'appropriant le corps et la voix de presque tous les personnages, à faire résonner vivement les enjeux de cette pièce féministe avant l'heure, écrite en 1879 par le dramaturge Henrik Ibsen. Comme si Nora, par-delà son époque, ne nous avait jamais parlé aussi directement de son âme brûlante, de ses souffrances, de ses tiraillements et de son douloureux chemin vers l'émancipation. Bravo! — **E.B.**

Touchée par les fées

De Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang. Durée: 1h20. Jusqu'au 9 mai, 19h15 (mar.), la Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e, 01 40 03 44 30, lascalaparis.fr. (15-28 €).

1777 À 70 ans, Ariane Ascaride anticiperait-elle sa propre mort? L'actrice reprend son seule-en-scène créé en 2010 au Festival d'Avignon, puis retravaillé, mis de côté et ici ravivé, toujours avec la complicité de Marie Desplechin et Thierry Thieû Niang. Elle y déroule sa propre histoire: son enfance à Marseille, ses débuts de comédienne, sa rencontre avec Robert Guédigian,

qui deviendra son mari, sa relation avec ses parents, en premier lieu à son père, coiffeur et metteur en scène, mais aussi ses drames et ses bonheurs... Comme un précipité d'une époque (des années 1960 à aujourd'hui), *Touchées par les fées* distille une histoire touchante et drôle. Malgré quelques temps morts et des digressions, Ariane Ascaride y déploie ses talents d'interprète avec élégance et générosité.

Vaslav

Mise en scène d'Olivier Normand. Durée: 1h, 18h (sam.), Théâtre Silvia-Monfort, 106, rue Brancion, 15^e, 01 56 08 33 88. (10-17 €), theatresilviamonfort.eu.

Dans le cadre du Festival sonore.

1777 Sa voix chaleureuse instaure immédiatement une complicité avec les spectateurs. Olivier Normand, alias Vaslav – son nom de créature –, apparaît sur scène dans une longue robe noire, fardé d'un maquillage flamboyant, étincelant de multiples bijoux. Chez Madame Arthur, entouré d'une multitude d'artistes, il se présente sous son patronyme complet,





héâtre Hébertot.

à mi-chemin entre la fiction et le documentaire, dont les mots glaçants résonnent en plein cœur.

To Like or Not

De et par Émilie Anna Maillet. Durée: 1h30. Jusqu'au 15 fév., spectacle: 19h30 (mar.), Théâtre de la Ville – les Abbesses, 31, rue des Abbesses, 18^e, 01 42 74 22 77. (8-16 €); expérience immersive: 10h, 14h30 (du lun. au ven.) 14h, 17h (sam.), 18h, 19h (lun.), 18h30, 21h (mar.), Théâtre de la Ville Sarah-Bernhardt, 2, place du Châtelet, 4^e, 01 42 74 22 77. (5 €).

❗ Questionner la jeunesse d'aujourd'hui avec les outils de notre époque. Émilie Anna Maillet a conçu ce «spectacle augmenté sur l'adolescence» en quatre temps, d'une avant-représentation sur les réseaux sociaux à une expérience immersive réalisée grâce à des casques de réalité virtuelle, en passant par la pièce elle-même. Laquelle démarre par un live Instagram et se déroule dans un décor coloré, inspiré des esthétiques virtuelles. L'intrigue? Une soirée qui dégénère et occupe toutes les conversations, où se concentrent les enjeux de l'adolescence. Émilie Anna Maillet a choisi de s'adresser avant tout aux jeunes, d'épouser leurs codes. Dès lors, difficile de toujours parvenir à s'attacher aux histoires et aux personnages. Mais l'expérience est tout de même à saluer.

Touchée par les fées

De Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang. Durée: 1h20. Jusqu'au 9 mai, 19h15 (mer., mar.), la Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e, 01 40 03 44 30. (15-28 €).

❗ À 70 ans, Ariane Ascaride anticiperait-elle sa propre mort? L'actrice reprend

son seule-en-scène créé en 2010 au Festival d'Avignon, puis retravaillé, mis de côté et ici ravivé, toujours avec la complicité de Marie Desplechin et Thierry Thieû Niang. Elle y déroule sa propre histoire: son enfance à Marseille, ses débuts de comédienne, sa rencontre avec Robert Guédigian, qui deviendra son mari, sa relation avec ses parents, en premier lieu à son père, coiffeur et metteur en scène, mais aussi ses drames et ses bonheurs... Comme un précipité d'une époque (des années 1960 à aujourd'hui), *Touchées par les fées* distille une histoire touchante et drôle. Malgré quelques temps morts et des digressions, Ariane Ascaride y déploie ses talents d'interprète avec élégance et générosité.

Va aimer!

D'Éva Rami. Durée: 1h30. Jusqu'au 31 mar., 21h (lun.), la Pépinière Théâtre, 7, rue Louis-le-Grand, 2^e, 01 42 61 44 16. (12-35 €).

❗ Pour son troisième spectacle, Éva Rami aborde l'amour et ses multiples turpitudes dont sont victimes les femmes. Sujet dramatique et prisme humoristique: comme à son habitude, l'actrice aime rire et faire rire pour mieux dénoncer des situations trop courantes (viols, agressions sexuelles, maltraitance conjugale...). C'est sans doute autant la force que la faiblesse de cette pièce: vouloir déployer un propos universel dans lequel tout un chacun peut se reconnaître, au risque d'oublier son pendant intime, personnel. La comédienne n'en demeure pas moins engagée dans ses multiples rôles: outre le personnage d'Elsa qu'elle incarne, elle interprète le médecin qui la soigne, ses amis d'enfance et les femmes de son entourage. Tous se dévouent pour l'aider à se libérer de la cage qui l'empêche de prendre son envol.

Complet Amours (2)

Jusqu'au 13 fév., Les mer. 5, jeu. 6, ven. 7, sam. 8 et mar. 11 fév., Théâtre du Rond-Point.

Article 353 du Code pénal

Jusqu'au 15 fév., du mer. 5 au dim. 9 et mar. 11 fév., Théâtre du Rond-Point.

BERNARD RICHEBÉ

répondre à la dure loi
du marché dictant
désormais ses revenus. Des
préoccupations faisant écho
à notre actualité brûlante,
pourtant écrites il y a plus
d'un siècle déjà...

Touchée par les fées

De Marie Desplechin, mise
en scène de Thierry Thieû Niang.
Durée: 1h20. Jusqu'au 9 mai,
19h15 (mer., mar.), la Scala Paris,
13, bd de Strasbourg, 10^e,
01 40 03 44 30. (15-28€).

TT À 70 ans, Ariane Ascaride
anticiperait-elle sa propre
mort? La comédienne
reprend son seule-en-scène
créé en 2010 au Festival
d'Avignon, puis retravaillé,
mis de côté et ici ravivé,
toujours avec la complicité
de Marie Desplechin
et Thierry Thieû Niang. Elle
y déroule sa propre histoire:
son enfance à Marseille,
ses débuts de comédienne,
sa rencontre avec Robert
Guédigian, qui deviendra son
mari, sa relation à ses parents,
en premier lieu à son père,
coiffeur et metteur en scène,
mais aussi ses drames
et ses bonheurs... Comme un

précipité d'une époque (des
années 1960 à aujourd'hui),
Touchées par les fées distille
une histoire touchante et
drôle. Malgré quelques temps
morts et des digressions,
Ariane Ascaride y déploie
ses talents d'interprète avec
élégance et générosité.

Trahisons

De Harold Pinter, mise en scène
de Tatiana Vialle. Durée: 1h30.
Jusqu'au 30 mars, 21h (du mer.
au sam.), 18h (dim.), Théâtre
de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e,
01 44 53 88 88. (17-45€).

TTT En plus dépouillée
et énigmatique, voilà donc
la matrice de *La Vérité*, de
Florian Zeller, actuellement
à l'affiche! Ici, un flash-back
amoureux permet
de comprendre (ou pas) un
adultère secret dans le milieu
arty londonien des années
1970. Ou comment s'est nouée
et dénouée la liaison entre
l'agent littéraire Jerry (Swann
Arlaud) et la femme galeriste
(Marie Kauffmann) de son
meilleur ami éditeur (Marc
Arnaud)? Et si avoué de
la trahison il y aura, pourquoi
se taisent ceux qui désormais

Par Nathalie Jacquet

Interview

ARIANE ASCARIDE *Comédienne citoyenne*

En 2024, le théâtre parisien La Scala lui a offert une carte blanche. Deux spectacles sont encore à l'affiche en 2025.

Jusqu'en avril prochain, vous jouez seule en scène au théâtre La Scala. Quel cadeau !

Ariane Ascaride. Oui, c'est une grande chance que l'on m'offre. Il y a presque 3 ans, je suis arrivée avec le projet autour de Gisèle Halimi, puis s'est ajouté le seul en scène, *Touchée par les fées*. Je raconte des choses au cinéma, mais le théâtre me permet d'évoquer des choses qui me sont propres...

Vous avez porté au triomphe Gisèle Halimi, une farouche liberté, un hommage bouleversant...

A. A. J'aime dire que je me retrouve totalement dans les propos de Gisèle Halimi. Elle est née d'un côté de la Méditerranée et moi de l'autre. Je suis en grande admiration de cette femme, de son parcours, de son courage. Elle était issue d'une famille et d'une génération où les fils étaient plus importants que les filles dans la famille. J'ai vécu la même chose avec mes grands frères.

Elle disait : « ma rébellion est viscérale ». Comment se porte la vôtre aujourd'hui ?

A. A. Pas très fort. Elle ne s'est pas calmée... La planète ne se porte pas bien, il y a des endroits où les choses ont avancé, d'autres

où elles ont reculé, où le combat féministe régresse... Je continue de lutter et je viens d'apprendre que je vais prochainement recevoir le prix Adami de l'artiste citoyenne.

Dans *Touchée par les fées*, vous évoquez vos débuts, la famille, le théâtre.

A. A. Oui, mais il était important pour moi qu'un grand auteur, Marie Desplechin, écrive ce texte qui raconte mes années de combats et de luttes, et qui en même temps résonne en chacune de nous, en universalisant le propos.

Vous devez vos débuts au théâtre à votre père.

A. A. Il m'a donné la possibilité de traverser l'enfance par le prisme du théâtre et de devenir comédienne. Je ne peux pas imaginer être autre chose que comédienne.

Pourtant vous avez commencé par des études de sociologie...

A. A. Parce qu'il fallait faire des études. J'obtiens ma maîtrise à Paris juste avant d'entrer au Conservatoire.

Il émane de vous une incroyable force de vie et un large sourire...

A. A. C'est sans doute ma manière à moi de

Marseillaise, Ariane Ascaride vit beaucoup à Paris. « Je suis une émigrée du Sud », lâche-t-elle dans un sourire.



La Pie voleuse, de Robert Guédiguian, actuellement en salle.

Touchée par les fées - Ultima Verba, à La Scala Paris, jusqu'au 27 avril.

résister en gardant au fond de moi de l'espoir et de l'espérance. Il ne faut pas s'arrêter d'espérer et de penser que l'on peut vaincre les choses terribles. Je suis tellement pessimiste que j'en deviens optimiste.

Quelles sont vos lectures ?

A. A. J'aime les livres de George Sand et de Charles Dickens qui m'ont inspirée, les nouvelles de Tchekhov, Balzac... En général, la littérature du XIX^e siècle est celle qui raconte le mieux l'âme humaine. Et *Emma Bovary* est un livre que j'ai plaisir à relire une fois par an, il dépeint pour moi un des plus beaux personnages féminins...

Vous êtes à l'affiche du nouveau Robert Guédiguian, *La Pie voleuse*. Est-ce facile de travailler avec son mari et ses amis de cinéma ?

A. A. Plus fluide. Sur le plateau, on joue et on s'amuse. Oui, il est plus facile d'arriver à un niveau d'exigence élevé. Le principe est de se surprendre et comme on est amis dans la vie, c'est très jubilatoire. Et puis Robert est le premier spectateur de la troupe. Ses tournages sont toujours très doux, calmes, chaleureux.

Spectacle UN RÊVE VÉNITIEN



Luzia et Corteo du cirque du Soleil, c'est lui ! *Rain* du cirque Éloize, aussi. Le metteur en scène et chorégraphe, Daniele Finzi Pasca, est un formidable passeur de rêves avec ses spectacles féériques. Dernier en date, *Titizé, un rêve vénitien*, qui s'installe à Paris. La troupe de 10 interprètes (acrobates, acteurs, musiciens) plonge le spectateur dans un voyage onirique au cœur de la ville de Venise d'hier et d'aujourd'hui. Sur fond de machinerie scénique innovante, ce spectacle fusionne magnifiquement cirque, opéra, théâtre et danse. *Titizé, un rêve vénitien*, au 13^e Art, jusqu'au 6 avril, puis en tournée.

Télérama

12.03.25

07:29 Mercredi 12 mars

57 %

Sortir ▼



Théâtre

des sociétés. C'est très bien écrit, pensé et joué. On le doit au duo Pascal Reverte et Anne-Sophie Mercier. — J.G.

Le Prix

De Cyril Gély, mise en scène de Tristan Petitgirard. Durée: 1h40. Jusqu'au 30 avr., 21h (du mer. au sam.), 16h (dim.). Théâtre Hébertot, 78 bis, bd des Batignolles, 17^e, 01 43 87 23 23. (15-68€).

17 Décembre 1946.

L'Allemand Otto Hahn (Pierre Arditi) attend son prix Nobel de chimie dans un luxueux hôtel de Stockholm. Avant même que celui-ci n'apparaisse en scène s'y est glissée Lise Meitner (Ludmila Mikael), sa plus proche collaboratrice, une talentueuse physicienne autrichienne et juive qu'il a poussée à fuir Berlin et leur laboratoire commun en 1938. Quelques mois plus tard, il y a découvert cette fission nucléaire qui lui vaudra le Nobel. Lise veut des explications. Montée du nazisme, collaboration et responsabilité des grands scientifiques allemands face au régime, misogynie de leur milieu... Malgré des longueurs et une histoire d'amour maladroitement traitée, les fauves de théâtre que sont Mikael et Arditi donnent force et émotion à leur passionnant duo historico-société-psychologique. — F.P.

Punk.e.s ou Comment nous ne sommes pas devenues célèbres

De Rachel Arditi et Justine Heynemann, mise en scène de J. Heynemann. Durée: 1h35. Jusqu'au 30 mars, 21h (du mar. au sam.), 18h (dim.). La Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e, 01 40 03 44 30. (10-46€).

17 Connaissez-vous les Slits, ce groupe pionnier de punk-rock féminin,

formé à Londres en 1976, dissous en 1981 ? Quatre musiciennes entre 14 et 22 ans, furieuses et douées, qui parvinrent à obtenir le contrôle total de leur image auprès de leur maison de disques : aucun groupe n'y était encore parvenu avant elles ! Cinq formidables comédiennes-musiciennes (et un comédien-musicien !) ressuscitent cette formation novatrice et féministe, née dans une Angleterre en vrac où règne la trop libérale Margaret Thatcher. Ces petites sœurs des Sex Pistols, aux harmonies hurlantes et tendres à la fois, installent sur un plateau au désordre tout punk leur désespérance pleine de musicalité brute et folle. Une comédie musicale comme on n'en a guère l'habitude, frémissante de colère et d'audace, de rage et de défi. Preuve que la parenthèse punk a laissé des traces incandescentes qui semblent aujourd'hui prêtes à se rallumer. — F.P.

Rapt

De Lucie Boisdamour, mise en scène de Chloé Dabert. Durée: 1h50. À partir du 15 mars, 17h (sam.), 15h (dim.), 19h30 (lun.). Théâtre Gérard Philipe, salle Delphine-Seyrig, 59, bd Jules-Guesde, 93 Saint-Denis, 01 48 13 70 00, theatre.gerardphilipe.com. (6-24€).

17 Chloé Dabert frappe fort avec ce spectacle épousant en tout point le fond de l'intrigue, tirée au cordeau, et sa forme, ingénieusement trouvée par la metteuse en scène. Un troublant message accueille le public : Lucie Boisdamour, l'autrice, serait le pseudonyme de la dramaturge britannique Lucy Kirkwood, laquelle aurait demandé à Chloé Dabert de monter cette pièce,



Punk.e.s... Jusqu'au 30 mars, à la Scala Paris.

interdite en Angleterre... Mensonge ? Vérité ? Le spectacle s'emploie, sur le mode d'un documentaire à suspense, à poser les jalons d'une enquête autour du décès de Noah et Celeste Quilter. En reconstituant des scènes de la vie du couple, en ménageant des séquences d'analyses, *Rapt* offre une brillante plongée dans les dérivés du complotisme. Mieux en connaître les mécanismes permet d'en déjouer plus aisément les effets. Ce qui est tout sauf dispensable à l'ère des fausses informations...

Voir article page 9

Le Secret des secrets

De et par Benoît Solès. Durée: 1h30. Jusqu'au 13 avr., 21h (du mer. au sam.), 15h (dim.), Théâtre Rive gauche, 6, rue de la Gaîté, 14^e, 01 43 35 32 31, theatre-rive-gauche.com. (20-50-34€).

17 Après *La Machine de Turing*, on est gourmand des histoires scientifiques terribles et vraies que sait conter Benoît Solès, devenu ici metteur en scène. Hélas, s'attaquer à la mythique alchimie n'est pas mince affaire, et beaucoup se sont cassés les dents sur cette

pierre philosophale capable de transformer les métaux en or et de prolonger la vie. Ainsi Solès imagine-t-il une intrigue trop embrouillée, autour d'un alchimiste anglais fuyant en Russie au XVII^e siècle. S'y ajoute la quête, au XIX^e siècle, d'un père mal aimé. Maladroitement dirigé et joué, ce voyage-enquête-chasse au trésor entre les époques et les royaumes, via les escaliers mystérieux de son décor de carton-pâte, se fait plus fastidieux qu'enchanté. — F.P.

Touchée par les fées

De Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang. Durée: 1h20. Jusqu'au 27 avr., 19h15 (mer., mar.), la Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e, 01 40 03 44 30, la-scala-paris.fr. (15-28€).

17 À 70 ans, Ariane Ascaride anticiperait-elle sa propre mort ? L'actrice reprend son seule-en-scène créé en 2010 au Festival d'Avignon, puis retravaillé, mis de côté et ici ravivé, toujours avec la complicité de Marie Desplechin et Thierry Thieû Niang. Elle y déroule le fil de sa propre histoire :

son enfance à Marseille, ses débuts de comédienne, sa rencontre avec Robert Guédiguian, qui deviendra son mari, sa relation avec ses parents, en premier lieu à son père, coiffeur et metteur en scène, mais aussi ses drames et ses bonheurs... Comme un précipité d'une époque (des années 1960 à aujourd'hui), *Touchées par les fées* distille une histoire touchante et drôle. Malgré quelques temps morts, Ariane Ascaride y déploie ses talents d'interprète avec élégance et générosité.

Trahisons

De Harold Pinter, mise en scène de Tatiana Vialle. Durée: 1h30. Jusqu'au 30 mars, 21h (du mer. au sam.), 18h (dim.), Théâtre de l'Œuvre, 55, rue de Clichy, 9^e, 01 44 53 88 88, theatre.deloouvre.com. (20-45€).

17 En plus dépouillée et énigmatique, voilà donc la matrice de *La Vérité*, de Florian Zeller, actuellement à l'affiche ! Ici, un flashback amoureux permet de comprendre (ou pas) un adultère secret dans le milieu arty londonien des années 1970. Ou comment s'est nouée et dénouée la liaison entre l'agent littéraire Jerry (Swann Arlaud) et la femme galeriste (Marie Kauffmann) de son meilleur ami éditeur (Marc Arnaud) ? Et si l'aveu de la trahison il y a, pourquoi se taisent ceux qui désormais savent ? En scènes courtes, simples, minimalistes, Harold Pinter fouille en implacable enquêteur les non-dits du sentiment ; et ce qu'ils peuvent révéler d'inconnu, de dérangeant, à chacun de nous. Le trio dirigé par Tatiana Vialle est élégant et intrigant à souhait, Swann Arlaud en tête, ambigü, inquiétant, fragile. — F.P.

Théâtre

et Simone de Beauvoir, son grand amour. Le parallèle est lourd entre Thérèse-Isabelle et Violette-Simone, et les comédiennes y manquent de subtilité dans un espace devenu trop grand. — **F.P.**

Touchée par les fées

De Marie Desplechin, mise en scène de Thierry Thieû Niang. Durée: 1h20. Jusqu'au 27 avr., 19h15 (mer.), la Scala Paris, 13, bd de Strasbourg, 10^e, 01 40 03 44 30. (15-28 €).

TT À 70 ans, Ariane Ascaride anticiperait-elle sa propre mort? La comédienne reprend son seule-en-scène créé en 2010 au Festival d'Avignon, puis retravaillé, mis de côté et ici ravivé, toujours avec la complicité de Marie Desplechin et Thierry Thieû Niang. Elle y déroule sa propre histoire: son enfance à Marseille, ses débuts de comédienne, sa rencontre avec Robert Guédiguian, qui deviendra son mari, sa relation à ses parents, mais également

ses drames et ses bonheurs... Comme un précipité d'une époque (des années 1960 à aujourd'hui), *Touchée par les fées* distille une histoire touchante et drôle. Malgré quelques temps morts, Ariane Ascaride y déploie ses talents d'interprète avec élégance et générosité.

La Vérité

De Florian Zeller, mise en scène de Ladislav Chollat. Durée: 1h30. Jusqu'au 11 mai, 21h (du mar. au sam.), 16h30 (sam.), 16h (dim.), Théâtre Edouard VII, 10, place Edouard-VII, 9^e, 01 47 42 59 92. (10-85 €).

TT Histoire d'adultères, de trahisons, de mensonges: Florian Zeller s'inspire tout autant de Feydeau que de Pinter dans ce quatuor endiablé où deux couples font semblant de se dire la vérité comme de s'aimer. Mais qu'est-ce que la vérité, qu'est-ce que s'aimer? Vincent (Stéphane De Groodt) trompe sa femme (Clotilde Courau) avec celle (Sylvie Testud) de son meilleur ami

(Stéphane Facco). Selon Vincent, mieux vaut mentir que faire souffrir. Les choses, hélas, se corsent... À la création en 2011, le virtuose Pierre Arditi apportait plus de métaphysique vertige à ce vaudeville débridé. Dans une scénographie épurée, quasi cérébrale, Ladislav Chollat dirige ses menteurs dans une ronde infernale. Et presque surannée: nos sociétés de transparence, de couples décomplexés n'entendent peut-être plus vérité et mensonge de la même manière. C'est drôle. — **F.P.**

Le Voyage de monsieur Perrichon

Mise en scène de F. Lazarini. Durée: 1h30. Jusqu'au 30 avr., 17h (mer., sam.), 20h30 (du jeu. au sam.), 15h (dim.), Artistic Théâtre, 45 bis, rue Richard-Lenoir, 11^e, 01 43 56 38 32. (10-35 €).

TTT Eugène Labiche (1815-1888) n'a cessé de s'attaquer avec une surréaliste fantaisie à la bourgeoisie du Second Empire, à ses mesquineries,

Actualité Juive

27.03.25

Actuj n° 1776 • 27 mars 2025

37

Théâtre

Charlotte Delbo, hymne à l'art

Prière aux vivants... pour leur pardonner d'être vivants, écrira Charlotte Delbo, résistante française assassinée à Auschwitz en 43. Elle y délivrera une parole urgente, un hymne à l'art comme forme de résistance, à l'amitié comme unique espérance. Marie Torretton retrace ce parcours avec pudeur et intimité et nous livre un témoignage



bouleversant, des mots à fleur de vie et de mort. MLT

Théâtre La Scala, à partir du 1^{er} avril. Réservation au 01 40 03 44 30.

Ariane ou la magie du théâtre

Touchée par les fées... et les spectateurs, la lumineuse Ariane Ascaride évoque, à partir d'un texte de Marie Desplechin, son enfance chaotique et baignée de culture, la magie du théâtre et du cinéma avec son mari Robert Guédiguian. Une manière de célébrer avec une lucidité joyeuse la vie, d'une écriture intime et poétique d'une belle énergie. Réjouissant. MLT



Théâtre la Scala. Réservation au 01 40 03 44 30

Expositions

Les nazis et l'archivage de leurs crimes



EXPOSITION
A partir du 20 mars 2025



Paradox
Museum

Le livre de la semaine

par Éric Keslassy



Retour vers le passé

Le célèbre réalisateur Roman Polanski nous fait un très beau cadeau en publiant les deux lettres adressées par son père pour lui raconter dans le détail sa déportation à Mauthausen. Il

en résulte un livre magnifique, à la fois poignant et instructif. Dans la première partie, Roman Polanski raconte son enfance. Départ de Paris pour Cracovie, arrivée des nazis, et les différents endroits où son père l'a placé afin de mieux le sauver. La seconde partie est très émouvante. À la demande de son fils, le père, Ryszard, revient en 1973 sur sa propre traversée de la Solution finale. L'introduction de Roman Polanski remet bien en contexte les témoignages précieux qui nous sont donnés à lire.

Roman Polanski, Ne courez pas ! Marchez ! suivi de *Lettres à mon fils de Ryszard Polanski*, Flammarion, 265 pages, 21 euros.

Et mes

PRESSE WEB



Crédit : Louie Salto

“Touchée par les fées”, Ariane Ascaride se livre sur la scène de La Scala



Clara Journo 9 janvier 2025



Ariane Ascaride est bien plus que l'actrice reconnue par tous qu'elle est devenue.

C'est une femme qui incarne les valeurs de la féminité, la voix de la liberté et de l'émancipation des femmes au même titre que Gisèle Halimi qu'elle a si bien su incarner. Mais tout ça ne s'est pas fait sans luttes, sans batailles, sans souffrances ni révoltes. Ariane s'est forgée l'armure qui la protège tout au long de sa vie. Marquée au fer de ses douleurs et des coups reçus lors de ses combats, elle a toujours su rester attentive et bienveillante à l'autre.

Touchée par les fées (Fada en langage méridional) est le récit de ses années de luttes et de bonheurs intenses écrit par Marie Desplechin et mis en scène par Thierry Thieû Niang sans qui ce douloureux cri d'amour serait resté enfoui au plus profond de son être. Ici, Ariane se livre, se raconte avec sincérité avec humanité, avec courage et pudeur sans jamais se plaindre et balaie d'un grand éclat de rire les moments les plus durs de sa vie.

[Source : communiqué de presse]

Événement partenaire du Club Artistik Rezo

Chantiers de culture

Ariane, la fée de la Scala

16.01 .25

Jusqu'au 26/03, à la Scala (75), Ariane Ascaride propose *Touchée par les fées*. Sur un récit de vie confié à Marie Desplechin, entre humour et émotion, pétulance et autodérision, la comédienne égrène ses souvenirs. De l'enfance à l'aujourd'hui, une déclaration d'amour à la scène pour la gamine issue des milieux populaires de Marseille.



Comme pour d'autres avant elle, la valeur n'a point attendu le nombre des années ! De là à prétendre que la jeune Ariane fut une âme bien née, il ne faut tout de même pas abuser... **Dès l'enfance, la gamine foule les planches.** Sous la houlette du padre, son napolitain de père, coiffeur de métier mais directeur-metteur en scène d'une troupe de théâtre amateur... Le bel italien, tombeur de ces dames au grand dam de son épouse au point que le couple n'échangera plus une seule parole au fil de leur vie commune, est alors fier de sa fille. Dans ce quartier populaire de Marseille, pour la famille Ascaride, **à défaut de la misère, la pauvreté a droit de cité. Le pastis et le drapeau rouge aussi,** coco de père en fille, la culture également : le théâtre de Brecht pour le maître barbier, les grands airs d'opéra pour la mère de famille.

Entre représentations théâtrales et séances de tournage, d'un rendez-vous l'autre au fil d'un petit noir ou d'une tasse de thé, **Ariane Ascaride a confié quelques séquences de vie marquantes à la romancière Marie Desplechin,** son amie et complice. Pour offrir au final *Touchée par les fées*, un récit chargé d'un lourd vécu oscillant entre soleil lumineux de la Canebière et grisailles d'un quotidien assombri par les querelles familiales, grands bonheurs de la petite enfance et amours interdites d'un père dont il sera longtemps fait silence. « Je viens une dernière fois convoquer ces personnages, des êtres simples mais capables de croire aux fées, aux sorcières, aux anges », confie Ariane l'espiègle qui n'en perd jamais ni son humour, ni son latin ! Qui se veut témoin d'un héritage complexe, « la vie d'hommes et de femmes qui laissent à leurs descendants des pépites d'or et de bouts de charbon ». **Une parole, superbement animée et chantée sous la houlette de Thierry Thieû Niang, talentueux metteur en scène :** quelques valises à souvenirs, une dizaine d'images accrochées aux épingles à linge, trois bouts d'étoffe et un doudou, enthousiasme et optimisme à foison, la magie opère, plaisir et émotion sont à l'affiche de la Piccola Scala.



Formidable conteuse, la ***Jeannette*** de Robert Guédiguian, duo gagnant italo-arménien, n'a rien perdu de sa générosité, de sa verve et de sa spontanéité. Sous la plume gracieuse de Marie Desplechin et le regard aérien de Thierry Thieû Niang, ***l'attrait de l'à-venir l'emporte sur la nostalgie du temps écoulé***. Malgré les aléas de la vie, un spectacle d'où l'on ressort grandi et ragaillardi ! Yonnel Liégeois, photos Louie Salto

Touchée par les fées, carte blanche à Ariane Ascaride : jusqu'au 26/03, les mardi et mercredi à 19h15. La Scala, 13 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris (01.40.03.44.30).



THÉÂTRE

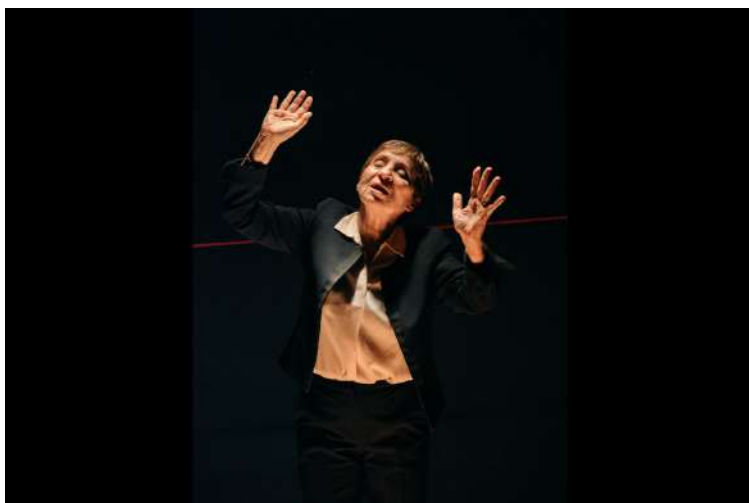
TOUCHÉE PAR LES FÉES. ARIANE ASCARIDE, UNE « FADA » EN TERRES THÉÂTRALES.

24 JANVIER 2025

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

Ariane Ascaride est une actrice dont la présence, toujours lumineuse, est un enchantement. Elle évoque dans ce délicieux seule-en-scène malicieux, écrit à quatre mains avec Marie Desplechin, ce qui a fait d'elle ce qu'elle est.

C'est avec ses valises qu'elle débarque sur scène. Des valises de souvenirs dont elle tirera photos de famille et costumes qu'elle mettra à sécher sur la corde à mémoire qu'elle a tendue au fond de la scène. Ariane Ascaride, c'est la comédienne révélée au grand public par *Marius et Jeannette*, le film de Robert Guédiguian sélectionné pour le Festival de Cannes en 1997. Au cinéma, pour Guédiguian, son mari, elle sera mise à toutes les sauces, et tournera pour d'autres aussi. Mais le théâtre ne la quittera jamais. Dans une écriture à quatre mains avec Marie Desplechin, elle remonte le temps pour évoquer ce qui l'a faite et, à travers les dé-faites, la force qu'elle a puisée pour aller de l'avant, encore et toujours. Le spectacle, commencé voici quinze ans, fait émerger, au fil des présentations qui se sont succédé dans le temps, ces bribes qu'on extrait de l'armoire aux souvenirs pour les organiser chaque fois différemment. Elle clôt, avec ce spectacle, le cycle des remémorations.



Phot. © Louis Salto

Baignée dans le théâtre

Que le père d'Ariane Ascaride soit un immigré napolitain ne compte pas pour rien dans l'installation du théâtre chez elle dès la prime enfance. Ceux qui connaissent Naples savent la part qu'occupent le chant et le théâtre dans cette ville où abondent les chanteurs de rues aux voix taillées pour l'opéra. Le théâtre, son père l'emporte avec lui dans les valises de l'exil. Il lui donnera une place de choix au sein de la famille et, toute petite, « Shirley Temple de la Canebière », Ariane Ascaride montera sur des planches qu'elle ne quittera pas. Elle évoque ces moments bénis des premiers apprentissages, non exempts cependant de travers et de désagréments, sous la houlette d'un père aussi volage qu'omniprésent et tyrannique.



Phot. © Louis Salto

Une histoire de famille

Pour Ariane Ascaride, creuser dans son passé est le moyen de trouver ce qui l'a faite. Faire revenir ces « héros du quotidien [...] des êtres simples mais capables de croire aux fées, aux sorcières, aux anges » pour faire remonter la part de magie qu'ils lui ont transmise est un moyen de leur faire un signe par-delà le temps. Mais son propos ne la concerne pas seule. Il touche l'héritage « parfois drôle et fou, parfois un peu dur mais qui reflète la vie des femmes et des hommes qui laissent à leurs descendants des pépites d'or et des bouts de charbon. ».

Ainsi l'enfant « tombée de la Lune », sept ans après ses frères, se remémorera le bain « rouge natif » d'un père communiste qui trouvera un prolongement dans le credo théâtral qui l'anime. Elle réveillera en elle le souvenir de relations familiales calamiteuses : des parents qui ne s'adressent pas la parole et « des silences si violents qu'on voudrait des cris » ; un frère qu'elle compare – théâtre oblige – à Richard III et dont elle subira les agressions. Du viol qu'elle subit et surmonte, elle tirera une leçon théâtrale : elle a appris à s'« absenter » d'elle-même comme le comédien le fait pour jouer.

Faire l'ange

L'humour est au rendez-vous de ce spectacle qui commence par une galéjade sur son auto-nécrologie et passe, référence théâtrale incontournable, par Molière. La petite fille tyrannisée par son père quand elle jouait l'angelot et la « Barbie de son mari » au cinéma n'ont pas accepté que les tribulations du passé empêchent la comédienne Ariane Ascaride d'avancer. Après la « bouillabaisse révolutionnaire » dans laquelle elle a baigné, elle a choisi de rester fidèle à sa famille, à sa ville, à sa classe. Et surtout, au théâtre. « La vie sans le théâtre, c'est l'ombre de la vie. »

Touchée ***par*** ***les*** ***fées***
◆ Texte **Marie Desplechin** ◆ Mise en scène et chorégraphie **Thierry Thieû Niang** ◆ Avec **Ariane Ascaride**

Du 14 janvier au 9 mai 2025. Le 9/01 & du 14/01 au 26/03, mar. & mer. 19h15. Du 15/04 au 9/05, mar.-sam. 19h, dim. 15h

Théâtre La Scala – 13, boulevard de Strasbourg, 75010 Paris <https://lascalaparis.fr>

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

EN APARTÉ

Ariane Ascaride : « Comédienne, je ne peux pas faire autre chose »

Dans le cadre de la carte blanche que lui a offert La Scala-Paris pour quatre spectacles, la comédienne habite le lieu de mots, de poésie et de chants. L'occasion d'une balade au cœur de ses jardins secrets.

30 janvier 2025

Comment est née l'idée de cette carte blanche ?

Ariane Ascaride : Un peu comme ça. D'une envie commune. Cela fait pas mal de temps que je collabore avec Frédéric Biessy. Différents projets ont vu le jour à la Scala. Lors d'une conversation à bâtons rompus, il m'a tout simplement proposé de venir habiter les lieux pendant une saison. L'idée m'a séduite. Sans trop réfléchir, j'ai dit oui. C'était l'occasion de mettre tout que nous avions faite ensemble.

Qu'est-ce que cela signifie pour vous habiter un théâtre ?



Touchée par les fées de Marie

Desplechin © Louie Salto

Ariane Ascaride : Pour une comédienne, c'est un peu le rêve. Si cela ne tenait qu'à moi, j'habiterais un théâtre tous les jours et La Scala d'autant plus. J'ai suivi les transformations du lieu au moment où Mélanie et Frédéric ont décidé de l'acheter jusqu'à sa réhabilitation. J'ai visité le chantier quand les pigeons volaient encore à l'intérieur de l'édifice. Je trouvais fou de faire sortir un théâtre de terre, d'ouvrir un lieu de culture dans les circonstances actuelles. L'aventure me paraissait tellement belle.

C'est aussi une aventure amicale...

Ariane Ascaride : Très amicale.

Dans le cadre de la carte blanche, vous présentiez un spectacle sur Gisèle Halimi, et un autre sur la poésie de Brecht et actuellement un tour de chant sur Paris...

Ariane Ascaride : Bien que je sois née à Marseille, cela fait plus de quarante ans que j'habite Paris. J'aime son côté cosmopolite, même si je trouve qu'elle a quelque peu changé ces derniers temps. Elle a un peu perdu de son humanité, même si elle reste la plus belle ville du monde. L'idée du spectacle est venue pendant le deuxième confinement. Paris était étrangement vide. Les cafés, les magasins pour la plupart étaient fermés. Le couvre-feu imposait un rythme de

vie très étrange. C'était très pesant. La vie citadine, le bruit des gens me manquaient. J'ai eu envie d'évoquer Paris telle que je la rêvais, la fantasmais, et qu'elle vivait dans mes souvenirs. J'ai aussitôt proposé le projet à des amies, des comédiennes avec qui j'avais envie de travailler.

À quoi ressemble votre Paris retrouvée ?

Ariane Ascaride : Elle se compose au gré des mots de Victor Hugo, d'Elsa Triolet, de Claudel, de Nancy Huston ou de Louise Michel et d'intermèdes musicaux. C'est comme un petit oratorio qui évoque un Paris aux mille couleurs. La ville a inspiré tellement d'auteurs tant elle est multiple, élégante et populaire. On aime se promener dans ses rues, ses parcs, se balader au Père Lachaise ou sur les bords de Seine. C'est ce que j'avais envie de partager avec cet impromptu musical.

La musique est importante pour vous ?

Ariane Ascaride : J'ai été élevée avec la musique et elle fait partie de ma vie. En cela, je ne suis absolument pas originale. Dans le cadre des spectacles sur Brecht et de Paris, j'avais très envie qu'elle soit présente et jouée en direct.

Le dernier spectacle que vous présentez dans le cadre de cette carte blanche, Touchée par les fées, est un récit en partie autobiographique...



Touchée par les fées de Marie Desplechin

© Louie Salto

Ariane Ascaride : L'idée n'était pas tant de raconter Ariane Ascaride, mais plutôt d'évoquer les gens comme moi qui sont un peu à côté de la plaque. Le spectacle évoque des expériences que j'ai vécues, mais qui sont finalement assez universelles. J'y parle de manière décalée de mon métier, qui est essentiel pour moi, car je serais bien incapable d'être autre chose que comédienne. L'histoire commence quand je suis enfant et suit le chemin de mes souvenirs. Ce qui m'intéressait surtout, c'est que quelqu'un d'autre que moi s'en empare. J'ai donc proposé à Marie Desplechin d'écrire le texte et à Thierry Thieû Niang de nous rejoindre sur le projet.

Pourquoi ce sous-titre Ultima vibra ?

Ariane Ascaride : Le spectacle commence par mon oraison funèbre. Tout simplement parce que je préfère la faire moi-même plutôt que de laisser à d'autres le soin de me raconter. Ensuite, cette idée vient d'un petit spectacle que j'ai créé à la demande de la SACD dans le cadre de *Vive le sujet* au Festival d'Avignon. Quand vous acceptez de participer à cette aventure, on vous demande de faire quelque chose que vous n'avez jamais fait. Donc à part voler, je ne voyais pas trop ce que je pouvais proposer d'autre. C'est ainsi que je suis partie de l'idée que j'étais la fille de Peter Pan. Nous avons commencé avec Marie Desplechin à broder un récit entremêlant réel et fictionnel. Cette première version a servi de base au spectacle que l'on peut découvrir en ce moment à la Scala.

Comment avez-vous rencontré Marie Desplechin ?

Ariane Ascaride : En 2004, j'ai eu la chance d'être présidente de la 26e édition du Festival International de Films de Femmes à Créteil. Marie faisait partie du jury. Mes filles avaient lu ses bouquins et aimaient beaucoup sa plume. C'est une vraie star dans le monde de la littérature jeunesse. On a commencé à discuter et rapidement, nous avons sympathisé. Et comme j'aime beaucoup la manière dont elle raconte le monde, je lui ai proposé d'écrire avec Robert Guédiguian le scénario du *Voyage en Arménie*. Nous sommes devenues amies. Et tout s'est enchaîné.

Vous disiez qu'être comédienne pour vous est essentiel ?

Ariane Ascaride : C'est tout simplement que je ne peux pas faire autre chose. C'est plus vital qu'un simple plaisir. Il faut être un peu fou pour monter sur une scène pour que des gens viennent vous regarder. Mais il n'y a rien qui me touche et me bouleverse plus que cela. C'est ma manière d'appréhender le monde. Pourtant, je n'ai aucune volonté de représentation. C'est finalement très contradictoire, presque schizophrénique. Mais j'ai besoin de raconter des

histoires aux gens, de passer par le filtre du théâtre pour assumer de vivre la réalité du monde.

Cinéma et théâtre, c'est très différent...

Ariane Ascaride : Oh oui ! Le théâtre, c'est du spectacle vivant, pas le cinéma. Je veux dire que quand un film, dans lequel j'ai tourné, passe sur les écrans, j'en suis loin. Quand je joue sur scène, je suis en direct avec les spectateurs.

Ce lien humain, c'est important ?

Ariane Ascaride : Oui, c'est fondamental. Il n'y a rien d'autre qui m'intéresse.

À travers les différents spectacles que vous proposez, il y a un fil rouge féministe, un engagement ?

Ariane Ascaride : Ce n'est pas que sur scène, mais aussi quand j'achète mon pain, quand je fais mes courses. Ce n'est un secret pour personne que je suis engagée et féministe. Depuis que je suis petite, je me suis bien rendue compte qu'il y avait des différences flagrantes, que je n'avais pas les mêmes droits et la même manière d'appréhender le monde qu'un garçon. C'est quelque chose que je ne comprenais pas. C'est de ce constat qu'est né mon militantisme. La réalité est édifiante. Elle est construite pour et par les hommes depuis des siècles. Ils ne le savent pas d'ailleurs. Il y a des tas de choses qu'ils croient naturelles, normales, et qui ne le sont pas. Elles sont culturelles et elles sont le résultat d'un pouvoir masculin. Il faut donc détricoter tout cela et c'est cela que je veux défendre. Il faut être honnête, c'est fatigant à la longue d'être toujours dans la revendication. Mais je suis ainsi. C'est comme cela que je me suis construite.

Cela fait partie de ce que vous dégagez, une authenticité...

Ariane Ascaride : Merci de me dire cela. J'ai mis longtemps pour arriver là. C'est très difficile d'abandonner ses acquis, de ne pas se servir de tout ce que l'on a appris, notamment au Conservatoire. Être virtuose, au bout d'un certain temps, ce n'est pas très difficile, tout bon comédien, bien formé et avec une bonne technique peut y parvenir, mais dépasser cela pour aller chercher une émotion au fond de son cœur, c'est plus difficile. Et c'est ce petit truc qui m'intéresse de partager avec les spectateurs pendant une ou deux heures. C'est fugace, mais intense.

Avez-vous d'autres projets ?

Ariane Ascaride : Au théâtre, je présenterais ce spectacle à La Scala-Provence cet été dans le cadre du festival off d'Avignon. Puis je ferais une pause pour me ressourcer. C'est très prenant d'être sur scène. C'est une joie intense, mais on ne vit que « théâtre ». Dès cinq heures de l'après-midi, quand je joue, je m'installe dans ma loge. J'ai besoin de cela pour prendre le temps, de me mettre dans mon personnage. C'est quelque chose de sacré, car pour transcender la réalité, il faut un tout petit peu se concentrer. C'est pour moi absolument nécessaire !

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Touchée par les fées de Marie Desplechin

La Scala-Paris

13, boulevard de Strasbourg

75010 Paris

du 4 février au 26 mars 2025

durée 1h

Avec Ariane Ascaride

Mise en scène et Chorégraphie de Thierry Thieû Niang

Paris retrouvée

Conception – Ariane Ascaride

La Scala-Paris

durée 1h

TOUCHÉE PAR LES FÉES. ULTIMA VERBA

De
Marie Desplechin
Durée : 1h
Mise en scène
Thierry Thieû Niang
Avec
Ariane Ascaride

INFOS & RÉSERVATION

La Scala Paris
13, boulevard de Strasbourg
75010

PARIS

01 40 03 44 30

<http://www.lascala.paris.fr>

Du 14 janvier au 26 mars 2025. Les mardis et mercredis à 19h15

Du 15 avril au 9 mai 2025. Du mardi au samedi à 19h et le dimanche à 15h

PASCAL VERDEAU

Le 13 février 2025

THÈME

- Ariane Ascaride trimballe ses souvenirs dans de grosses valises qui, posées au centre de la scène, disent à la fois l'exil des siens, l'envie de fuir, la volonté de ne pas enfermer ses rêves.
- Chaque valise contient une photo : il y a Michel, le père, d'origine napolitaine, un homme beau et volage, et puis Henriette, la mère, triste et résignée. C'est une famille marseillaise pauvre, « *un peu crasseuse* » ajoute Ariane Ascaride, plongée dans une ambiance électrique, où le père et la mère ne s'adressent jamais la parole, ou alors juste pour s'engueuler, car le père collectionne d'innombrables maîtresses - la boulangère, la fermière, la lavandière - comme autant de figurines « *dans la crèche du petit Jésus.* »
- Enfant « *tombé de la lune* », Ariane va remplir les blancs, les silences entre ses parents grâce aux mots des autres, ceux des grands auteurs et leurs textes, qui transforment le théâtre en un lieu sacré. Elle vit une enfance où elle poursuit les elfes et les fées, joue avec Peter Pan, rêve de s'envoler.

- « *Impose ta chance, serre ton bonheur, va vers ton risque* » écrivait René Char pour Ariane ce sera donc le Conservatoire, la rencontre de l'homme aimé, le réalisateur Robert Guédiguian, puis l'enchaînement des tournages. « *Je suis passée, dit-elle, du théâtre d'un napolitain au cinéma d'un arménien.* »
- Côté risque, les tréteaux toujours, avec cette devise : « *La vie sans le théâtre, ce n'est pas la vie, c'est l'ombre de la vie.* »

POINTS FORTS

- Marie Desplechin, qui aime écrire pour les enfants, prête ses mots sobres, justes et poétiques, à une comédienne qui farfouille avec gourmandise dans les malles de sa jeunesse, secrets enfouis, éblouissement du soleil sur les hauteurs de Marseille.
- On apprécie des moments de pur théâtre : la musique des chœurs de l'Armée rouge pour évoquer l'engagement du père, une chanson italienne pour rappeler les origines, des silences complices, quelques pas de danse pour glisser avec la vie qui va...
- Ariane Ascaride joue en état de grâce.

QUELQUES RÉSERVES

- Une diction trop douce parfois, propre à la confidence, mais nécessitant de bien prêter l'oreille.

ENCORE UN MOT...

- Le spectateur d'un certain âge a grandi, mûri, avec Ariane Ascaride, il découvre une comédienne familière, sensible, qui pourrait faire partie de sa propre famille.
- Tant mieux d'ailleurs, car Ascaride nous parle de nos vies : joies, peines, illusions, magie des récits de l'enfance...

UNE PHRASE

- « *Les acteurs ont des cartons d'émotion dans la tête, qu'ils sortent pour faire vivre les personnages. Être actrice, c'est une autre manière de faire l'ange.* » (Ariane Ascaride.

L'AUTEUR

- Écrivaine, scénariste, journaliste, militante écologiste, **Marie Desplechin** a écrit une centaine de livres pour enfants et adultes. En 2005, elle obtient le prix Médicis essai pour *La Vie Sauven*, coécrit avec Lydie Violet.
- Le spectacle *Touchée par les Fées* conçu avec Ariane Ascaride, couronne une aventure théâtrale qui a débuté il y a quinze ans.

« Touchée par les fées »

La vivacité, l'humour, la grâce d'Ariane Ascaride

27 février 2025



Dans le cadre des quatre spectacles que La Scala a offert cette saison à Ariane Ascaride, celle-ci aidée par Marie Desplechin à l'écriture et Thierry Thieû Niang à la mise en scène, nous invite dans son jardin secret. Son goût du théâtre colle avec celui de raconter des histoires aux gens, alors pourquoi pas la sienne. Elle suit le chemin de ses souvenirs, dans une famille dont elle dit « Shakespeare nous a tout pompé » ! Un père Napolitain volage, amateur de théâtre et d'opéra, communiste stalinien, qui avait gardé de son engagement dans la Résistance un Mauser en prévision du Grand Soir et qui tous les dimanches matins écoute les chœurs de l'Armée Rouge. Une mère silencieuse, dont elle dit « elle n'est pas contre le parti communiste, mais déjà qu'elle a épousé un fada, elle n'a pas le temps pour Staline » ! Au milieu de ce couple qui ne se parle et ne s'entend pas, la petite Ariane se retrouve vite sur les planches avec ses frères. La rencontre avec Robert Guédiguian la propulsera dans le cinéma social et engagé de son

époux, lui valant un César de la meilleure actrice, mais elle n'oublie pas le théâtre et le prouve à La Scala cette saison.

L'actrice arrive avec deux valises, puis elle ira en chercher deux autres et deux autres encore. Il faut bien tout cela pour porter ses souvenirs. Elle en sortira au gré du récit, des photos et des objets qu'elle accrochera avec des pinces à linge sur un fil rouge, la couleur de ses engagements sociaux et féministes. De son père elle a hérité le verbe haut, la fidélité à sa ville Marseille et aux luttes sociales. Sa sincérité, son sens de l'humour nous entraînent sur un chemin où le rire n'empêche pas les moments douloureux, les infidélités du père, le mutisme de la mère, les violences du frère. La demande en mariage de Robert Guédiguian sur une moto lancée à pleine vitesse et le moment où elle est scellée entre le futur époux et son père devant un pastis d'anthologie peut entrer dans la légende ! Un pas de danse léger et, avec ses cheveux courts et en dépit de son âge, elle est ce Puck échappé de Shakespeare, un petit mouvement d'épaule, un regard qui glisse et elle a déjà fui les souvenirs douloureux. À la fin, elle s'échappe légère chantant *Volare*, le tube des années cinquante de Domenico Modugno que curieusement le public n'a pas oublié et qu'il reprend avec elle. Séduit, complice, il l'accompagne, prêt à l'écouter tout au long de la nuit.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 26 mars les mardis et mercredis à 19h15, puis du 15 avril au 9 mai du mardi au samedi à 19h, le dimanche à 15h, (relâche les 29 et 30 avril puis le 1er et le 4 mai) à La Scala, 13 bld de Strasbourg, 75010 Paris – Réservations : 01 40 03 44 30 ou <https://lascala-paris.fr>

Souffle inédit

Touchée par les fées

11 mars 2025 [Théâtre](#)

Lecture de 7 min



Crédit @ LA SCALA PARIS

Partager

« Touchée par les fées » : Ariane Ascaride entre mémoire et enchantement

Touchée par les fées, ultima verba, Ariane Ascaride : Théâtre de la Scala, Paris

Par Djalila Dechache

Ariane Ascaride sait tout faire : elle joue, danse, rit, sourit beaucoup, saute, enjambe, porte des derbys aux pieds et des escarpins dorés, étend des photos sur un fil rouge et des vêtements, ouvre son album de famille, prend l'accent de la canebière si chère à son cœur, elle chante aussi, tient tendrement un Pinocchio articulé dans les bras, bouge beaucoup dans son petit tailleur pantalon noir ajusté, elle évoque son père et sa mère, le feu et l'eau réunis et tant de choses encore.... C'est cela « Touchée par les fées », spectacle seule en scène de la carte blanche que le théâtre de la Scala lui a donné pour la saison 2024-2025.

Alors elle s’amuse et garde une tonalité grave en évoquant ses parents, son père coiffeur de métier et commercial pour les produits cosmétiques. Comme il aime chanter, il connaît le répertoire des grandes voix d’opéra qu’il impose aux siens.

Dans cette petite salle du théâtre quasiment située au sous-sol, la scène circulaire, sans décor permet à l’artiste d’évoluer à son aise et assure un rapport scène-salle des plus saisissants.

En avançant le bras on pourrait la toucher, comme on toucherait une étoile, c’est elle qui nous touche avec sa présence, son sourire, son savoir-faire pour créer une sensation de proximité sans pareille.

Elle arrive à grand bruit portant de grosses valises de souvenirs, d’histoires, de photos, de vécus..

Et annonce tout de go : « J’aime bien l’idée de faire le ménage avant de partir ». Son agent l’avait prévenue : tu sais Ariane, cela va devenir difficile, tu es à un âge Elle dit que pour sa biographie, elle a préparé ses valises pour ne pas finir à la casse. Elle a préparé quelque chose de sobre pour les générations suivantes... Voyons ce qu’il en est.

Une Shirley Temple de la canebière

Je suis née dans le sérail dit-elle, dans une illustre famille napolitaine par mon père, parti avec ses parents, faire fortune à New-York comme tant d’autres. Sauf qu’ils ont repris le bateau dans l’autre sens pour descendre dès la première escale, à Marseille. Sa mère est française, elle apprend à danser en 1936, la famille vit dans la dèche, la maison était très mal tenue, ma mère était fatiguée ajoute-t-elle, mais Ariane pudique n’en dira pas plus.

Sur cet aspect, je me suis demandée si c’est la vie de cette famille qui fatiguait la mère dans sa quotidien vouloir joindre les deux bouts sans arrêt. Ariane arrive sur terre, après ses frères, comme si elle était tombée de la lune ! Une enfant pas tout à fait finie ! Touchée par les fées ! Propos accompagnés de la gestuelle et du visage changeant d’Ariane Ascaride, c’est toute la force du spectacle vivant.

Lorsqu’elle a six ans, son père, se lance dans la mise en scène, elle débute ainsi sur les planches, une Shirley Temple à la française. Un jour, celui qui écoute le chœur de l’Armée Rouge se présente à l’opéra de Marseille. Sa mère l’emmène au cinéma, à l’opéra, Ariane se constitue son capital culturel, ouvre des horizons nouveaux, devient une artiste en herbe et confirmée plus tard. Elle se souvient du bruit des talons de sa mère sur les pavés. La mémoire est sonore aussi c’est ce qui rend ce souvenir poétique et réel. Cette mère qui n’a pas su montré sa tendresse ! Que c’est difficile et pour elle et pour sa famille. De son père elle dit aussi joliment que c’est lui qui lui a donné les mots pour se comprendre, il est aussi celui qui a le sens du rebondissement et de l’artifice. Celle qui aura été l’elfe et le Puck de son père, le verra une dernière fois dans son lit d’hôpital.

Un voyage immobile intense

Le spectacle prend des allures de voyage immobile dans la vie d’Ariane Ascaride, il s’égrène avec son énergie, sa fantaisie, son caractère jovial, en conteuse, en comédienne accomplie, sachant regarder le public, s’adressant tantôt à lui tantôt à ses fantômes sympathiques.

Arrive le moment où Ariane entre au conservatoire. Elle y élit domicile : « au théâtre c’est ma maison, ma langue, ma place, la vie sans le théâtre n’est pas la vie, c’est l’ombre de la vie ».

C'est le moment aussi où elle est demandé en mariage un jeune à moto, celui qui deviendra le cinéaste militant et engagé Robert Guediguian dont elle sera la muse dans sa filmographie, reconnue comme une grande actrice. Tout ce qu'elle touche se transforme en or, c'est l'avantage d'être touchée par les fées. Elle conclut en disant qu'elle aime cette famille qu'elle a créé, davantage que celle dont elle a hérité.

Facile de dire que l'on ne sent pas le temps passer, on est surpris lorsque le noir se fait, salve d'applaudissement, rappels, dernière pirouette, la toute fin en chanson, italienne de préférence, Ariane Ascaride fait chanter le public sous la houlette comme une cheffe d'orchestre.

Distribution

Texte Marie Desplechin

Avec Ariane Ascaride

Mise en scène et chorégraphie Thierry Thieû Xiang

Création lumière Alexis Beyer

Durée 1h

Touchée par les fées, ultima verba, Ariane Ascaride [Théâtre de la Scala](#), Paris, jusqu'au 9 mai 2025.

PRESSE AUDIOVISUELLE



Crédit : Louie Salto

franceinfo:

LE JOURNAL DE 23H / 16.01.25

<https://www.instagram.com/reel/DE4ofWWA2fl/?igsh=MXhleHZ1aWtxd3VmZQ%3D%3D>

La magnifique comédienne ARIANE ASCARIDE est notre invitée culture dans [#Le23h](#) de [@franceinfo](#) TV ! 📺 Dans son seule-en-scène « Touchée par les fées », elle nous confie son histoire et celle de ses parents. 🗣️ Un spectacle poétique, touchant, drôle, et qui, comme la comédienne, fait face aux épreuves avec droiture et dignité. 🌱💪 Une vraie leçon de résilience et de vie. Merci Madame ! 🙏🌹

Triple actu d'ARIANE ASCARIDE :
🌟 « Touchée par les fées », seule-en-scène autobiographique, co-écrit avec Marie Desplechin et mis en scène par Thierry Thieû Niang, à voir à [@lascala.paris](#) jusqu'au 9 mai 🗣️
🎵 « Paris retrouvée », carte blanche musicale à Ariane Ascaride, avec 5 comédiennes, 1 chanteuse et un musicien, à La Scala Paris jusqu'au 14/2 🎬
🎬 « La pie voleuse » de [@robertguediguian](#), avec aussi Jean-Pierre Darroussin, au cinéma dès le 29 janvier

« Si on ne se bat pas pour la culture, pour quoi nous battons-nous ? » Sir Winston Churchill 💖





Ariane Ascaride & Robert Guédiguian : à la vie comme au cinéma - C à Vous



[C à vous - France Télévisions](#)

Le 29.01.25

<https://www.youtube.com/watch?v=braFb2bDBwk>





INTERVIEW DE ARIANE ASCARIDE

Le 5.02.25

<https://vimeo.com/1053710004/6c1eac9d07?share=copy>





culturebox

<https://www.france.tv/france-4/culturebox-le-show/6888208-emission-du-lundi-10-fevrier-2025.html>

Lundi 10 février 2025
Interview à partir de 54min





<u>Cuisine ouverte</u>S5 - Ariane Ascaride	
---	--

<https://www.france.tv/france-3/cuisine-ouverte/6966469-ariane-ascaride.html>



Journal 13h00

Édition du samedi 29 mars 2025

<https://www.france.tv/france-2/journal-13h00/7024084-edition-du-samedi-29-mars-2025.html>

